Le Tartuffe : comédie (Nouvelle édition revue sur les éditions originales...) par Molière, 1664



LE TARTUFFE

COMÉDIE

PAR MOLIÈRE

1664



NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

AVEC

NOTES HISTORIQUES, GRAMMATICALES ET LITTÉRAIRES

PRÉCÉDÉE

D'une notice historique sur la pièce

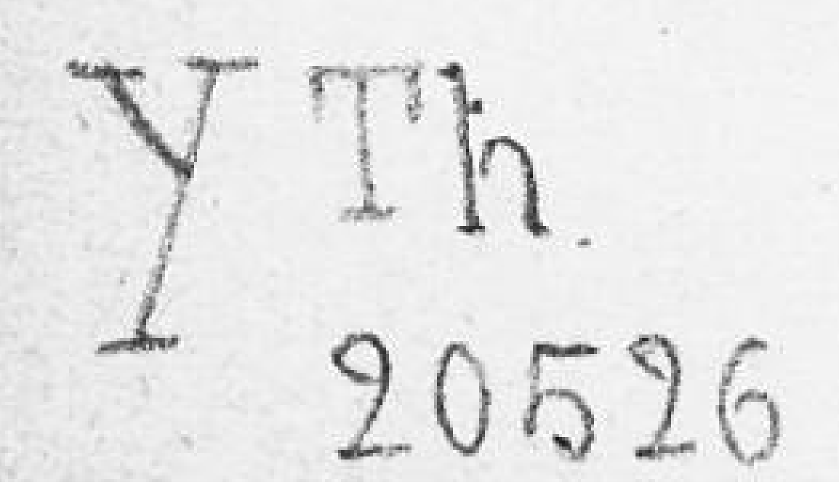
PAR

ÉMILE BOULLY
PROFESSEUR AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ



PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE D'EUGÈNE BELIN
RUE DE VAUGIRARD, N° 52

1881



Toutes mes éditions sont revêtues de ma griffe.

Eug. Belin

S.-CLOUD. — IMP. DE Mme Ve EUG. BELIN.

NOTICE HISTORIQUE

Le *Tartuffe*, publié en 1669, avait déjà une longue et dramatique histoire, lorsque, par permission et privilège du roi, il put être exposé au public sur la scène et chez le libraire.

Ce fut le lundi, 12 mai 1664, pendant les fêtes de Versailles, que cette pièce fut représentée pour la première fois devant le roi et sa cour. « Le soir, Sa Majesté fit jouer une comédie » nommée *Tartuffe*, que le sieur de Molière avait faite contre » les hypocrites; mais, quoiqu'elle eût été trouvée fort diver- » tissante, le roi connut tant de conformité entre ceux qu'une » véritable dévotion met dans le chemin du ciel, et ceux qu'une » vaine ostentation de bonnes mœurs n'empêche pas d'en » commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour » les choses de la religion ne put souffrir cette ressemblance » du vice avec la vertu, qui pouvait être prise l'une pour » l'autre; et, quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions » de l'Auteur, il la défendit pourtant en public, et se priva » lui-même de ce plaisir, pour n'en pas laisser abuser à d'au- » tres, moins capables d'en faire un juste discernement [1]. »

Voilà tout ce que nous savons de cette mémorable représentation; les contemporains n'en ont point parlé, et nous n'avons d'autre témoignage que les lignes précédentes, écrites par Molière lui-même, ou tout au moins rédigées sous son inspiration.

Cependant la notice, que nous reproduisons plus loin, et que donna La Grange pour l'édition de 1682, nous apprend qu'à cette première représentation trois actes seulement du *Tartuffe* furent joués devant le roi; et les termes mêmes dont se sert La Grange permettent d'affirmer qu'à cette époque le dénouement de la pièce n'était pas encore écrit. Quoi qu'il en soit, la comédie, au témoignage de Brossette, « plut à Sa Ma- » jesté, qui en parla trop avantageusement pour ne pas irriter » la jalousie des ennemis de Molière, et surtout la cabale » des dévots. » Ainsi, au premier bruit de l'apparition du *Tartuffe*, voilà les haines déchainées, les dévots sur pied, la cabale armée et prête à la lutte. L'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, qui avait été précepteur de Louis XIV, se met à la tête des mécontents; la reine mère, Anne d'Autriche, le soutient de son autorité; les réclamations se font entendre,

1. OEuvres de Molière. *Les plaisirs de l'île enchantée.*

les plaintes augmentent, de sourdes fureurs commencent à gronder, en sorte que le roi, n'osant résister à de si puissantes influences, « dit à Molière qu'il ne fallait pas irriter les dévots, » qui étaient gens implacables, et qu'ainsi il ne devait pas » jouer son *Tartuffe* en public [1]. »

Mais, après les fêtes de Versailles. Louis XIV s'était rendu à Fontainebleau; et Molière, qui l'avait suivi dans son nouveau séjour, se trouvait bien placé pour tenir tête à la cabale. Le neveu du pape Alexandre VII, Mgr Chigi, étant venu porter au roi les excuses de l'insulte faite au duc de Créqui, notre ambassadeur à Rome, Molière, qui connaissait toute la licence des théâtres italiens, espéra trouver chez le cardinal-légat et les prélats romains l'indulgence, la tolérance que lui refusait le clergé français, et sollicita l'honneur de leur lire sa pièce. Il faut croire que le cardinal et sa suite ne furent point à cette lecture blessés dans leurs scrupules religieux, puisque le poète, dans son premier placet au Roi, a osé se prévaloir de leur approbation. Mais le clergé français ne désarma point, et Louis XIV reçut bientôt le fameux pamphlet du curé de Saint-Barthélemy, dans lequel étaient attaqués et dénoncés Turenne et Molière; l'un, comme n'étant point « de la religion véritable et catholique » ; l'autre, comme « le » plus signalé impie et libertin qui fut jamais dans les siècles » passés [2]. » Les violences de cet écrit ne paraissent pas avoir beaucoup servi la cause qu'il prétendait défendre: il n'en est pas moins important dans l'histoire du *Tartuffe*, parce qu'il donne le ton des réclamations et des fureurs qui s'acharnaient contre cette pièce et son auteur.

Ainsi, malgré l'approbation des prélats romains, le roi n'avait point accordé l'autorisation de jouer *Tartuffe*; mais, en revanche, malgré les protestations du clergé parisien, il n'avait point ordonné la suppression de cette comédie. Somme toute, il était évident que Louis XIV était bien disposé pour Molière et attendait que l'orage se fût apaisé pour permettre à l'œuvre du poète de se produire sur la scène. Fort de ces dispositions favorables du maître, Molière allait lire son chef-d'œuvre dans des maisons amies ou des cercles de lettrés. Bientôt même, la défense générale admit ou toléra des exceptions: les trois premiers actes de *Tartuffe* furent représentés pour la seconde fois à Villers-Cotterets, chez le duc d'Orléans, frère du roi, le 25 septembre 1664, et cette même comédie fut enfin jouée, « *parfaite, entière et achevée en cinq actes* [3] », le 29 novembre de la même année, au château du Raincy, devant le prince de Condé. Le 8 novembre de l'année suivante, une autre représentation fut encore donnée au même château,

1. Brossette.
2. Voir le premier placet au roi.
3. Voir, plus loin, la Notice de La Grange.

sans doute devant le même auditoire délicat et tolérant; mais nous ne la citons que pour mémoire : la date vraiment importante est celle du 29 *novembre* 1664, où la pièce est jouée pour la première fois dans son entier et parfait développement.

Cependant les applaudissements des princes ne changent rien à la situation. Les succès à huis clos ne consolent pas un auteur dramatique de l'interdit qui pèse sur son œuvre, et les louanges discrètes d'un auditoire d'élite ne valent pas pour lui les bravos sonores et francs du parterre. Quand donc le parterre serait-il appelé à juger le débat entre Molière et ses détracteurs? En attendant, Molière est toujours réduit à se contenter de la seule liberté qui lui soit laissée, celle des lectures. Il en use largement : tout le monde veut l'avoir pour l'entendre réciter sa pièce; un succès incontestable devance les représentations publiques; et tout bourgeois, qui veut attirer dans sa maison quelque invité peu soucieux d'un tel honneur, connaît la puissance irrésistible de ces paroles magiques :

Molière avec *Tartuffe* y doit jouer son rôle.

La cabale semble vaincue; toutefois elle est encore assez forte pour empêcher à *Tartuffe* l'accès du théâtre. Molière s'irrite de cette guerre sourde et implacable, et dans le *Festin de Pierre*, représenté pour la première fois le 15 février 1665, il prend à partie ses ennemis cachés et les attaque sans ménagement; il faut lire tout cet admirable morceau sur l'hypocrisie, dont nous ne pouvons citer que ce qui convient le plus directement à notre sujet :

« L'hypocrisie est un vice à la mode. et tous les vices à la » mode passent pour vertus,... et la profession d'hypocrite » a de merveilleux avantages. *C'est un art de qui l'im-* » *posture est toujours respectée*, et quoiqu'on la découvre, *on* » *n'ose rien dire contre elle.* Tous les autres vices des hom- » mes sont exposés à la censure... ; mais l'*hypocrisie est un* » *vice privilégié, qui de sa main ferme la bouche à tout le* » *monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine.* On » lie à force de grimaces une société étroite avec tous les » gens du parti; *qui en choque un, se les attire tous sur les* » *bras*... On a beau savoir leurs intrigues et les connaître pour » ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit » parmi les gens, etc...[1]. »

Boileau, esprit sage et modéré, s'irrite lui-même, et se jette dans la mêlée. Dans son *Discours au roi*, il charge vigoureusement ces hommes,

Qui tout blancs au dehors sont tout noirs au dedans,

et se découvre aux traits pour défendre son ami que pressent de puissants adversaires :

1. *Don Juan ou le Festin de Pierre*, acte V, scène II.

Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
Publier dans Paris que tout est renversé,
Au moindre bruit qui court qu'un auteur les menace
De jouer des bigots la trompeuse grimace.
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux;
C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux cieux.
Mais, bien que d'un faux zèle ils masquent leur faiblesse,
Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse.
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
Se couvre du manteau d'une austère vertu;
Leur cœur qui se connaît et qui fuit la lumière,
S'il se moque de Dieu, craint Tartuffe et Molière.

On peut juger par ces vers de Boileau combien la lutte était vive, ardente. L'apparition de *Don Juan*, comme on le pense facilement, ne fit que la passionner davantage. Qu'était-ce que ce don Juan, beau tireur d'épée, grand coureur de ruelles, railleur impertinent, athée sans scrupules, hypocrite sans vergogne, sinon un *Tartuffe* grand seigneur? N'y avait-il pas dans cette pièce une scène étrange, la scène du Pauvre, qu'on devait trouver d'une irréligion scandaleuse, et surtout le fameux morceau de l'hypocrisie, dont l'audace dut faire grincer les dents aux Tartuffes des loges et du parterre? En vérité, ce Molière était incorrigible, et le *fagot* seul pouvait réprimer une telle insolence. C'est ce que fit entendre un sieur de Rochemont dans ses *Observations sur le Festin de Pierre*, où il s'indignait « en voyant le théâtre révolté contre » l'autel, la Farce aux prises avec l'Evangile, un comédien » qui se joue des mystères, et qui fait raillerie de ce qu'il y » a de plus saint et de plus sacré dans la religion. » Et plus loin: « Il faut avouer, disait-il, que Molière est lui-même un » Tartuffe achevé... Avec *Don Juan*, il vient d'avoir l'audace » de faire monter l'athéisme sur le théâtre. Et pourquoi? » par pure idée de lucre. » Guerre de plume, dira-t-on! Injures gratuites et sans portée! *Telum imbelle sine ictu*!... Ne nous hâtons point d'en sourire. Molière, dénoncé comme athée et libertin, pouvait se trouver mal en point, et ce n'était pas trop pour lui que la protection du *grand roi:* trois ans auparavant, un obscur écrivain, Claude le Petit, avait été brûlé en place de Grève pour avoir fait des *vers impies*. Notre poète en fut quitte à meilleur marché; on le pria seulement de faire disparaître *don Juan* de l'affiche du théâtre; et l'ordre, quoique donné discrètement, fut si péremptoire que Molière n'essaya ni de défendre sa pièce, ni de répondre à ses ennemis.

L'année 1666 élargit la querelle, agrandit le champ du combat; ce n'est plus Molière tout seul, ce sont tous les poètes dramatiques qui sont traités *d'empoisonneurs publics* dans les *Visionnaires* du janséniste Nicole. Mais, comme le *Tartuffe* et Molière n'y sont point désignés spécialement, nous ne nous arrêterons pas à cet épisode, où Racine joua un si grand rôle par sa réponse à l'auteur des *Visionnaires*.

Enfin, en 1667, Molière, s'appuyant sans doute sur une autorisation verbale de Louis XIV[1], donne au public, dans la salle du Palais-Royal, la première représentation du *Tartuffe*. C'était le 5 août. L'affluence fut telle que les dames de la cour, assure-t-on, ne purent trouver de place qu'aux troisièmes loges. Bien des adoucissements, nous dit Molière lui-même[2], avaient été mis en plusieurs endroits : la comédie se produisait sous le titre de *l'Imposteur* ; Tartuffe, devenu *Panulphe*, au lieu du vêtement noir qu'avaient adopté les directeurs de consciences et qui rappelait le costume du clergé séculier, portait le petit chapeau, les grands cheveux, le grand collet, l'épée, les dentelles, tout « l'ajustement d'un homme du monde » ; on avait retranché avec soin « tout ce qui était » capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres ori- » ginaux du portrait ». Mais « tout cela n'a de rien servi », et « la cabale s'est réveillée. » Le roi faisait alors sa campagne de Flandre ; et le premier président Lamoignon, chargé de la police, et par suite de la censure théâtrale, défendit dès le lendemain, 6 août, de continuer les représentations de la pièce[3]. Molière, accompagné par Boileau, voulut en vain se justifier et prouver au premier président que « sa comédie était très innocente » : Lamoignon lui répondit qu'il ne convenait pas à des comédiens d'instruire les hommes sur les matières de la morale chrétienne et de la religion ; que ce n'était pas au théâtre à se mêler de prêcher l'évangile ; que le roi, à son retour, accorderait, s'il le jugeait convenable, l'autorisation demandée ; mais que, pour lui, il croirait abuser de l'autorité que le roi lui avait confiée, s'il permettait de représenter le *Tartuffe*[4]. C'est alors que Molière rédigea son second placet et le fit porter au roi par La Grange et La Thorillière. Louis XIV leur fit répondre qu'à son retour à Paris la pièce serait examinée, et qu'on la jouerait ; mais, malgré la promesse royale, l'*Imposteur* ne reparut sur la scène qu'en 1669.

C'est qu'en effet il était bien difficile au roi d'accorder son autorisation, sans compromettre l'autorité de son premier président qui avait défendu toute représentation nouvelle, et sans froisser l'Église qui, par un acte solennel, venait de condamner le *Tartuffe*. Par une ordonnance du 11 août 1667, l'archevêque de Paris avait fait « très expresses inhibitions et » défenses à toutes personnes de *son* diocèse de représenter, » lire ou entendre réciter la susdite comédie, soit publique- » ment, soit en particulier, sous quelque nom et quelque » prétexte que ce soit, et ce sous peine d'excommunication. »

1. Voir le second placet.
2. Second placet.
3. La curiosité publique éveillée fut satisfaite en partie par la publication de la *Lettre sur la Comédie de l'Imposteur*, datée du 20 août 1667. On ne sait trop qui l'écrivit, mais elle ne peut être attribuée à Molière.
4. Brossette.

Malgré ces défenses, *Tartuffe* fut joué deux fois, en 1668, devant le prince de Condé; mais Molière n'en fut pas moins abattu, désespéré par les rigueurs qui frappaient son œuvre. Jusque-là, son courage n'avait point faibli, sa verve n'avait pas diminué. En 1665, au fort de la lutte, il avait écrit *Don Juan* et l'*Amour médecin* ; en 1666, le *Misanthrope*, le *Médecin malgré lui*, *Mélicerte*, et la *Pastorale comique* ; mais, dans cette année 1667, il n'a donné qu'une pièce nouvelle, le *Sicilien*. Avec le retour du roi, on dirait qu'il retrouve toute sa confiance et tout son génie, puisque l'année 1668 voit paraître *Amphitryon*, l'*Avare*, *Georges Dandin*. Son espoir enfin ne fut pas trompé plus longtemps, et, le 5 février 1669, eut lieu « la grande résurrection de *Tartuffe*. »

Le succès en fut éclatant : le registre de La Grange porte, pour cette année 1669, cinquante-cinq représentations de la pièce, chiffre remarquable pour l'époque.

Toutefois, l'accueil enthousiaste du public ne diminua ni le nombre ni la haine des ennemis de Molière, qui trouva bientôt des inimitiés plus redoutables et plus illustres que celles dont il avait souffert. Ce fut d'abord Bourdaloue, qui, commençant à Paris ses prédications l'année même du succès de *Tartuffe*, ne craignit pas de l'attaquer dans un de ses sermons : « Comme la vraie et la fausse dévotion ont un grand » nombre d'actions qui leur sont communes, et comme les » dehors de l'une et de l'autre sont presque tout semblables, » les traits dont on peint celle-ci *défigurent celle-là*. » Il n'est pas nécessaire d'être un dialecticien bien subtil pour réfuter une telle argumentation, et Thomas Diafoirus lui-même répondrait hardiment : *Nego consequentiam*. Comment est-il possible en effet qu'on défigure la vérité, en démasquant le mensonge qui en prend les dehors ? Faut-il donc respecter celui-ci, parce qu'il offre souvent les apparences de celle-là ? et veut-on que l'hypocrisie soit inviolable, qui s'abrite à l'ombre du sanctuaire? Molière enfin n'a-t-il pas prévu l'objection, et Cléante n'établit-il pas nettement la distinction de la vraie et de la fausse piété ?... Si l'on en croit d'Alembert, Fénelon aurait blâmé la sortie maladroite du père Bourdaloue, et ce blâme ne nous étonne pas, venant de celui qui écrivait : « L'hypocrite est le plus dangereux des méchants, la fausse » piété étant cause que les hommes n'osent plus se fier à la » véritable[1]. » Pourquoi Bossuet n'a-t-il pas montré la même tolérance, parlé le même langage? Pourquoi nous faut-il inscrire un si grand nom parmi ceux des plus violents censeurs de notre poète comique? Mais le génie impétueux de Bossuet ne connaissait pas les doux tempéraments. Ecrivant ses *Maximes et réflexions sur la comédie*, l'évêque de Meaux,

1. *Télémaque*, livre XVIII.

qui aurait pu tout au moins faire entendre quelques paroles de justice et de paix sur une tombe fermée depuis vingt et un ans[1], n'a trouvé à signaler dans le théâtre de Molière que des *infamies*, des *impiétés*, des *prostitutions*, et, aveugle de passion et de fanatisme, a laissé éclater ces tristes paroles : « La » postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien, qui, » en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force*, » reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu » d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, par- » mi lesquelles il rendit le dernier soupir, au tribunal de celui » qui dit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez !* »

Bossuet ne s'est pas trompé : la postérité a su la fin du poète comédien ; elle a su qu'il fallut un ordre du roi pour qu'*un peu de terre* sainte lui fût accordée ; que la cérémonie eut lieu la nuit, à la dérobée, sans qu'aucun chant funèbre se fît entendre ; que celui qui avait refusé les dernières prières de l'église à *ce Molière*, comme l'appelaient ses ennemis, était cet Harlay de Champvallon, archevêque de Paris, dont Saint-Simon nous a fait connaître « l'extérieur gêné, contraint, affecté, » *l'odeur hypocrite*, le maintien faux et cynique, » et dont le pieux Fénelon disait, dans sa *Lettre à Louis XIV* : « Vous » avez un archevêque corrompu, scandaleux, incorrigible, » faux, malin, artificieux, ennemi de toute vertu, et qui fait » gémir tous les gens de bien. » La postérité a su tout cela, et aussi que *Tartuffe* seul a valu tant de haines à Molière : c'est pourquoi, plus encore que l'écrivain de génie, plus que le poète incomparable, plus que *l'auteur du Misanthrope*, elle aime et honore en lui l'ennemi du mensonge, l'adversaire de l'hypocrisie et de la casuistique, l'auteur du *Tartuffe*.

E. B.

1. Molière était mort le 17 février 1673, et l'ouvrage de Bossuet parut en 1694.

NOTICE

IMPRIMÉE EN TÊTE DE L'ÉDITION DE 1682.

Les trois premiers actes de cette comédie ont été représentés à Versailles, pour le roi, le 12e jour du mois de mai 1664.

Les mêmes trois premiers actes de cette comédie ont été représentés, la deuxième fois, à Villers-Cotterets pour S. A. R. Monsieur, frère unique du roi, qui régalait Leurs Majestés et toute la cour, le 25e septembre de la même année 1664.

Cette comédie, parfaite, entière et achevée en cinq actes, a été représentée, la première et la seconde fois, au château du Raincy, près Paris, pour S. A. S. Monseigneur le Prince, les 29e novembre 1664 et 8e novembre de l'année suivante 1665, et depuis encore au château de Chantilly, le 2e novembre 1668.

La première représentation en a été donnée au public dans la salle du Palais-Royal, le 5e août 1667, et le lendemain 6e elle fut défendue par M. le premier président du Parlement jusques à nouvel ordre de Sa Majesté.

La permission de représenter cette comédie en public, sans interruption, a été accordée le 5e février 1669, et dès ce même jour, la pièce fut représentée par la troupe du roi.

PRÉFACE[1]

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étaient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les marquis, les précieuses, les cocus et les médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauraient me pardonner; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable[2]. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés : ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; et le *Tartuffe*, dans leur bouche[3], est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies; les gestes mêmes y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droit[4] ou à gauche, y cache des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, et à la censure de tout le monde : les corrections que j'y ai pu faire, le jugement du roi et de la reine, qui l'ont vue, l'approbation des grands princes et de MM. les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; et tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement et me damnent par charité.

Je me soucierais fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'était l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je res-

1. Cette préface accompagne la 1re édition du *Tartuffe* (1669).
2. Molière n'exagère rien.
3. *Dans leur bouche*, c.-à-d. à les entendre.
4. *A droit*, comme : à droite.

pecte, et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du ciel, sont faciles à recevoir[1] les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots[2] que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie; et je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer, que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandait la délicatesse de la matière, et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditoire en balance; on le connaît d'abord aux marques que je lui donne; et d'un bout à l'autre il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que pour réponse ces Messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières: mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon; et sans doute il ne serait pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisait partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie[3] à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de

1. *Faciles à recevoir*. Les poètes ont employé volontiers l'expression *facile à*. Cf. :

Soigneux de ma fortune et *facile à* mes vers.
(RÉGNIER, *Sat.*, II.)

Jamais le Ciel ne fut *aux* humains si *facile*.
(LA FONTAINE, *Phil. et Beaucis.*)

Dieux ! de mes serviteurs la cohorte fidèle
Me trouvera toujours humain, compatissant,
A leurs justes désirs *facile*...
(A. CHÉNIER, *La Liberté.*)

2. *Me justifier aux vrais dévots*. Remarquez *à* employé pour *auprès de*. Cf. : « Pour *justifier à* tout le monde l'innocence de mon ouvrage. »
(1er *Placet au roi.*)

C'est ainsi que notre bergère
Se justifiait à Cérès.
(LA FONTAINE, *Psyché*, II.)

3. *Une Confrérie*. Il s'agit des *Confrères de la Passion* qui fondèrent en 1402 le premier théâtre parisien. La France comptait alors beaucoup

Bourgogne, que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne[1]; et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué de notre temps des pièces saintes de M. de Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'Etat, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres; et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants le plus souvent que ceux de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions[2], mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon Imposteur. Et pouvais-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connaître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on aurait eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse. Mais cette morale[3] est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues? dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits, que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela; et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies.

d'autres associations dramatiques; mais celle-ci a une importance particulière par sa permanence et sa durée. Au seizième siècle, les Confrères de la Passion s'installèrent dans les dépendances de l'hôtel de Bourgogne, et le privilège de 1402 leur fut confirmé en 1548 par un arrêt du Parlement : mais en même temps on leur interdit de jouer des mystères et autres sujets sacrés. Au dix-septième siècle, sous Louis XIII, la *Troupe royale des comédiens* s'installa sur le théâtre des confrères, moyennant un prix de location dont elle réclama l'exemption. Mais sa requête ne fut pas accueillie, et c'est seulement en 1677 que Louis XIV termina ce procès en confisquant les biens de la Confrérie, et en attribuant le loyer de l'hôtel de Bourgogne à l'hôpital général, au profit duquel la confiscation était faite.

1. Maître Jehan Michel, « très éloquent et scientifique docteur, » auteur d'un *Mystère de la Résurrection* : il mourut en 1493.

2. *Répréhensions*, blâmes, réprimandes. Le mot semble avoir ici une signification adoucie.

3. Pascal avait déjà dénoncé cette morale à l'indignation des honnêtes gens.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps, et jamais on ne s'était si fort déchaîné contre le théâtre[1]. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Pères de l'Eglise qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage; et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connaîtra sans doute que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux, qui par des leçons agréables reprend les défauts des hommes, on ne saurait la censurer sans injustice. Et si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisaient profession d'une sagesse si austère, et qui criaient sans cesse après les vices de leur siècle; elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies; elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes, qu'il y en a d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avaient composées, que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer; et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires; je ne dis pas dans Rome débauchée, et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans les temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt

2. Ce fut Nicole qui donna le signal de ce déchaînement. Dans ses *Visionnaires* il déclara qu' « un poète de théâtre est un empoisonneur public. » Racine, oubliant ce qu'il devait aux Jansénistes, répondit avec violence. Nicole riposta de même style dans son traité *De la comédie.* Corneille crut devoir dire son mot dans ce débat, et il le fit dans l'avis *au Lecteur* qui précède sa tragédie d'*Attila* (1668). Cette querelle, un instant assoupie, se réveilla à propos des représentations du *Tartuffe*, et Bourdaloue et Bossuet n'ont pas craint d'y prendre part.

point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime [1] ; point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions; rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du ciel; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connaissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire.

On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; et, comme on ne s'avise point de défendre la médecine pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la Comédie pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées; elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; et ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympe, qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olympe qui a été débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feraient un grand désordre dans le monde; il n'y aurait rien par là qui ne fût condamné; et puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes

1. *Du crime; du*, pris dans un sens partitif : quelque chose de criminel.

sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations[1]. Je ne vois pas quel grand crime c'est de s'attendrir à la vue d'une passion honnête; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre; et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste; mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par le mot d'un grand prince[2] sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche ermite;* et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : « Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière, ne disent rien de celle de *Scaramouche.* » A quoi le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comédie de *Scaramouche* joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes, c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

1. Ce devait être la théorie des Jansénistes; car nous la retrouvons dans Pascal (*Pensées*, édition Havet, art. XXIV, 64).

2. Le grand prince, dont parle Molière, était le grand Condé, chez qui, d'après la Notice que nous reproduisons plus haut, fut joué pour la première fois, le 29 novembre 1664, le *Tartuffe, parfait, entier et achevé en cinq actes.*

PLACETS AU ROI[1]

LE LIBRAIRE AU LECTEUR

Comme les moindres choses qui partent de la plume de M. de Molière ont des beautés que les plus délicats ne se peuvent lasser d'admirer, j'ai cru ne devoir pas négliger l'occasion de vous faire part de ces placets, et qu'il était à propos de les joindre à *Tartuffe*, puisque partout il y est parlé de cette incomparable pièce.

PREMIER PLACET[2]

PRÉSENTÉ AU ROI

SUR LA COMÉDIE DU *TARTUFFE*

Sire,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve[3], je n'avais rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle; et comme l'hypocrisie sans doute en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avais eu, Sire, la pensée que je ne rendrais pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisais une comédie qui décriât les hypocrites, et mît en vue comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux-monnayeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistique.

Je l'ai faite, Sire, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvait demander la délicatesse de la matière; et, pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distin-

1. Ces placets se trouvent pour la première fois dans l'édition de juin 1669.
2. Ecrit en 1664.
3. *Emploi.* Molière désigne par là son emploi de poète comique qui s'est donné à tâche de censurer les mœurs.

gué le plus que j'ai pu le caractère que j'avais à toucher; je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté tout ce qui pouvait confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi dans cette peinture que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnaître d'abord un véritable et franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles; on a profité, Sire, de la délicatesse de votre âme sur les matières de religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que[1] vous êtes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les Tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de Votre Majesté, et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, et quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant était adouci par la manière dont Votre Majesté s'était expliquée sur ce sujet; et j'ai cru, Sire, qu'Elle m'ôtait tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'Elle ne trouvait rien à dire dans cette comédie qu'elle me défendait de produire en public.

Mais malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roi du monde, et du plus éclairé; malgré l'approbation encore de Monsieur le légat, et de la plus grande partie de nos prélats, qui tous, dans des lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentiments de Votre Majesté[2]; malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de[3]..... qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire; et Monsieur le légat et Messieurs les prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vue[4], est diabolique, et diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serais quitte à trop bon marché; le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là; il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu; il veut absolument que je sois damné; c'est une affaire résolue[5].

1. *Que* équivaut à : où, par lequel. Il répond à l'ablatif du *qui* relatif des Latins.

2. Molière avait lu sa pièce au cardinal légat, Mgr Chigi : le cardinal et les prélats romains qui l'accompagnaient furent loin de s'en montrer scandalisés, puisque le poète ose ici se vanter d'avoir obtenu leur *approbation*.

3. Le curé de Saint-Barthélemy, Pierre Roulès ou Roullé.

4. *Sans l'avoir vue*, sans qu'il l'ait vue. Il ne saurait y avoir d'équivoque dans cette tournure.

5. L'opuscule de Pierre Roulès, docteur en Sorbonne, curé de Saint-Barthélemy, avait pour titre : « *Le Roi glorieux au monde* ou *Louis XIV le plus glorieux de tous les rois du monde.* » Voici le passage auquel Molière fait allusion : « Un homme ou plutôt un démon vêtu de chair et habillé en homme, et le plus signalé impie et libertin qui fût jamais dans

Ce livre, Sire, a été présenté à Votre Majesté, et sans doute Elle jugera bien Elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs, quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées, et quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture, et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, Sire, ce que j'avais à demander pour ma réputation, et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage; les rois éclairés comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite, ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder [1]. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de Votre Majesté, et j'attends d'Elle avec respect tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

SECOND PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI DANS SON CAMP DEVANT LA VILLE DE LILLE EN FLANDRE [2]

Sire,

C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, Sire, une protection qu'au lieu [3] où je la viens chercher? et qui puis-je solliciter contre la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des

les siècles passés, avait eu assez d'impiété et d'abomination pour faire sortir de son esprit diabolique une pièce toute prête d'être rendue publique, en la faisant monter sur le théâtre, à la dérision de toute l'Eglise, et au mépris du caractère le plus sacré et de la fonction la plus divine, et au mépris de ce qu'il y a de plus saint dans l'Eglise, ordonné du Sauveur pour la sanctification des âmes, à dessein d'en rendre l'usage ridicule, contemptible, odieux. Il méritait par cet attentat sacrilège et impie un dernier supplice exemplaire et public, et le feu même, avant-coureur de celui de l'enfer, pour expier un crime si grief de lèse-majesté divine, qui va à ruiner la religion catholique, en blâmant et jouant sa plus religieuse et sainte pratique, qui est la conduite et la direction des âmes et des familles par de sages guides et conducteurs pieux. »

1. Cet éloge excessif du roi, cette flatterie a scandalisé un critique moderne. Sans nous scandaliser pour une formule qui était dans le ton de l'époque, nous regrettons que Molière prenne ici le langage du curé de Saint Barthélemy, disant dans son pamphlet que la gloire de Louis XIV était « aucunement semblable à celle de Dieu, » attendu « qu'elle n'a de toutes parts ni bornes, ni limites qui l'arrêtent. »

2. Ce placet fut composé après la première représentation publique donnée le 5 août 1667, et la défense de continuer la représentation faite le lendemain, 6 août, par le président Lamoignon.

3. *Qu'au lieu*, si ce n'est au lieu où...

ordres absolus, que le souverain juge et le maître de toutes choses ?

Ma comédie, Sire, n'a pu jouir ici des bontés de Votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de l'*Imposteur*, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde; j'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, et des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissements, et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulais faire ; tout cela n'a de rien servi.

La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comédie n'a pas plutôt paru, qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect ; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre, pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que Votre Majesté avait eu la bonté de m'en permettre la représentation, et que je n'avais pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avait qu'Elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, Sire, que les gens que je peins dans ma comédie ne remuent bien des ressorts[1] auprès de Votre Majesté, et ne jettent dans leur parti, comme ils ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui peut les émouvoir ; ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquaient que la piété et la religion, dont ils se soucient fort peu ; mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauraient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux du monde. Et sans doute on ne manquera pas de dire à Votre Majesté que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, Sire, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déférence pour des gens qui devraient être l'horreur de tout le monde et sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

1. *Remuer des ressorts.* On dirait plutôt aujourd'hui: *faire jouer des ressorts.*

J'attends avec respect l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière; mais il est très assuré, Sire, qu'il ne faut plus que je songe à faire de comédie, si les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, Sire, me donner une protection contre leur rage envenimée, et puissé-je au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe !

TROISIÈME PLACET [1]

PRÉSENTÉ AU ROI

Sire,

Un fort honnête médecin [2], dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger par-devant notaires de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de Votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandais pas tant, et que je serais satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grâce, Sire, est un canonicat dè votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de.....

Oserais-je demander encore cette grâce à Votre Majesté le propre jour de la grande résurrection de *Tartuffe*, ressuscité par vos bontés ? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots; et je le serais, par cette seconde, avec les médecins. C'est pour moi sans doute trop de grâces à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Votre Majesté; et j'attends avec un peu d'espérance respectueuse la réponse de mon placet.

1. Ce dernier placet fut présenté au roi le 5 février 1669.
2. Nicolas de Mauvillain. Grimarest a raconté de Molière et de son médecin l'anecdote suivante: « M. de Mauvillain et lui (*Molière*) étant à Versailles au dîner du Roi, Sa Majesté dit à Molière : « Voilà donc votre médecin. Que vous fait-il ? » — « Sire, répondit Molière, nous raisonnons ensemble; il m'ordonne des remèdes; je ne les fais point, et je guéris. »

LE TARTUFFE

OU

L'IMPOSTEUR

ACTEURS

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon.
ORGON, mari d'Elmire.
ELMIRE, femme d'Orgon.
DAMIS, fils d'Orgon.
MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère.
VALÈRE, amant de Mariane.
CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.
TARTUFFE, faux-dévot [1].
DORINE, suivante de Mariane.
M. LOYAL, sergent.
Un EXEMPT.
FLIPOTE, servante de Mme Pernelle.

La scène est à Paris.

1. On a beaucoup discuté sur l'étymologie du nom de *Tartuffe*. On a proposé la racine *truffer* qui, dans notre ancienne langue, avait le sens de *tromper*. M. P. Chasles rapproche *Tartuffe* de *truffactor*, trompeur, dans la basse latinité ; de l'espagnol *truffa* combiné avec la syllabe augmentative *tra* (*tra-truffar*, et par euphonie *tartuffar*) ; de *Truffaldin*, le fourbe de la comédie vénitienne. Tout cela est très ingénieux ; mais Sainte-Beuve nous paraît plus vrai en disant : « *Tartuffe*, *Onuphre*, *Panulphe*, ou encore *Montufar*, chez Scarron, tous ces noms nous présentent la même idée dans une onomatopée confuse, quelque chose en dessous et de fourré. »

L'IMPOSTEUR [1]

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

MADAME PERNELLE, et FLIPOTE, sa servante, ELMIRE, MARIANE, DORINE, DAMIS, CLÉANTE.

MADAME PERNELLE.

Allons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez ; ne venez pas plus loin :
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée,
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaut.

1. Tel est le titre courant de l'édition originale et de toutes les éditions antérieures à celle de 1734.

V. 4. *Ce sont toutes façons. Toutes*, au sens de *totidem*. Cet emploi est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en citer des exemples. Comparez plus loin :

Ces visites, ces bals, ces conversations
Sont du malin esprit *toutes* inventions.

V. 7. *Ménage*, manière de vivre. Ce mot est ici pris ironiquement dans le sens de *désordre*.

V. 12. *Pétaut* ou *Pétaud* (d'où *pétaudière*) est le nom que l'on donnait au chef, peu respecté, de l'assemblée des gueux ou de la corporation des

DORINE.

Si...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes, mamie, une fille suivante
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente :
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS.

Mais...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils ;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère ;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois...

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette ;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez sous chape un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise :
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière ; et cet état me blesse,

mendiants. C'est à tort que Bret, dans son commentaire, et Leroux, dans son *Dictionnaire comique*, veulent que le mot s'écrive *Peto* (je demande) : cette erreur a été relevée par Littré. *Cour du roi Pétaud*, se dit d'un lieu de désordre, d'une assemblée confuse où chacun parle et agit en maître.

V. 13. *Mamie*, pour *m'amie*. C'est par suite d'une fausse décomposition de ce mot que l'on a dit : *ma mie*, *sa mie*.

V. 16. *Un sot en trois lettres*, c'est-à-dire un sot fieffé. *En trois lettres* sert à appuyer sur la qualification injurieuse.

V. 24. *Sous chape*, même sens que *sous cape*. *Cape* et *chape* sont en effet simplement deux prononciations différentes d'un même mot.

V. 27. *Mettre aux yeux*. Cf. :

Je lui mettais aux yeux, comme de notre temps
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

(*Misanth.*, I, II.)

C'est à tort que Bret blâme cette expression, tout aussi nette, tout aussi claire, et plus rapide que la formule ordinaire : « mettre sous les yeux, mettre devant les yeux. »

V. 29. *Cet état me blesse que vous alliez*. Cette construction a encore été

Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Mais, madame, après tout...

MADAME PERNELLE.

Pour vous, monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère ;
Mais enfin, si j'étais de mon fils, son époux,
Je vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

critiquée bien à tort, comme *forcée*. L'emploi de *que* signifiant *de ce que* et répondant au *quod* latin, est conforme à l'usage du dix-septième siècle :

« Nous faisions la guerre au bonhomme d'Andilly, *qu'*il avait plus envie de sauver une âme qui était dans un beau corps qu'une autre. »

(Mme DE SÉVIGNÉ.)

V. 32. Madame Pernelle prêche comme Arnolphe dans l'*Ecole des femmes*. Elle connait certainement les fameuses *Maximes du Mariage* que ce vieillard ridicule met entre les mains d'Agnès :

IIe MAXIME

Elle ne se doit parer
Qu'autant que peut désirer
Le mari qui la possède :
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide.

(*L'École des femmes*, III.)

V. 33. C'est en vain que Cléante espère se faire écouter ; personne ne pourra rien dire avant que Madame Pernelle ait soulagé sa bile. Quelle aigreur ! quelle vivacité d'attaque !

V. 35. *Si j'étais de*, si j'étais à la place de. Molière emploie aussi dans le même sens : *Si j'étais que de*.

« *Si j'étais des médecins*, je me vengerais de son impertinence. »

(*Malade imag.*, III.)

Je ne souffrirais point, *si j'étais que de vous*,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.

(*Femmes sav.*, IV, II.

V. 38. *Ne se doivent point suivre par d'honnêtes gens*, ne doivent point être suivies par d'honnêtes gens. Au dix-septième siècle les verbes réfléchis étaient fréquemment employés avec la signification passive, et, comme pour les verbes passifs, on faisait précéder leur complément indirect de la préposition *par*.

» Les contraintes qui *s'exécutaient* pour dettes *par* les riches contre les pauvres. (BOSSUET.)

» Dans le *Menteur*, tout l'intervalle du troisième acte au quatrième vraisemblablement *se consume* à dormir *par* tous les acteurs. »

(CORNEILLE, *troisième discours*.)

Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays,
Où le quintal de fer *par* un seul rat *se mange*
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent ?

(LA FONTAINE, *Fables*, IX, I.)

DAMIS.

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute...

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir sans me mettre en courroux
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique,
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire,
Et mon fils à l'aimer devrait tous vous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père ni rien
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien :
Je trahirais mon cœur de parler d'autre sorte;
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise,

V. 45. *Cagot de critique.* Gallicisme : *de*, entre deux substantifs sert souvent à faire du premier la qualification du second.

Réglez-vous, regardez l'*honnête homme de père*
Que vous avez du ciel. (*L'Etourdi*, I, IX.)

Un saint homme de chat; bien fourré, gros et gras.
(LA FONTAINE, *Fables*, VII, 16.)

V. 50. *Que... ne*, signifiant *sans que*, équivaut à *quin* ou *quominus* des Latins.

V. 57. *De parler*, en parlant.

V. 59. *Suite*, conséquence.—*Pied-plat*. Le *pied-plat* est une difformité qui consiste dans l'aplatissement général de la plante du pied. Mais l'épithète insultante de *pied-plat*, homme vil, méprisable, vient, selon Littré, « non du vice de conformation indiqué ci-dessus, mais d'une différence de chaussure entre les gens du peuple et les gentilshommes, ceux-ci portant des souliers avec des talons rouges très-relevés, tandis que les ouvriers et les bourgeois portaient des souliers plats.»

V. 62. *Céans* (racines : *ci*, *ens*, ici dedans), vieux mot que Molière semble

Qu'un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers
Et dont l'habit entier valait bien six deniers,
En vienne jusque-là que de se méconnaître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE.

Hé ! merci de ma vie ! il en irait bien mieux,
Si tout se gouvernait par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie ;
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue !

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierais, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être ;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui ; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,

affectionner. On disait aussi autrefois : *léans* (*là, ens*), là dedans.—*S'impatronise*, s'introduise dans la maison et s'y établisse comme chez soi (comme *patron*).

V. 64. « Le *denier* était la deux cent quarantième partie d'une livre d'argent » (VOLTAIRE). Le denier était une monnaie de cuivre, qui avait cours pour la douzième partie d'un sou.

V. 67. *Merci de ma vie!* équivaut à *Dieu me sauve*, tandis que *Mort de ma vie* signifie à peu près *Dieu me damne!*

V. 69. *Fantaisie*, idée, pensée. Même emploi : « Il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met *en fantaisie*. » (*Méd. malg. lui*, I, v.)

V. 70. *Le fait de quelqu'un* signifie tout ce qui concerne cette personne, mœurs, conduite, fortune, etc. Ici le mot *fait* désigne les manières d'être de Tartuffe. Dans cette exclamation de l'*Avare* : « Bien heureux qui a *tout son fait* bien placé ! » ce même mot a le sens d'argent ou de fortune.

V. 75. *Vouloir mal à quelqu'un*, le condamner, le haïr.

> Peuple, *qui me veux mal*, et m'imputes à vice... (MALHERBE.)
>
> *Je me veux mal* des maux que je lui fais souffrir.
> (CORNEILLE, *Tite et Bérénice*, I, I.)
>
> Laissez, *je me veux mal* de mon trop de faiblesse.
> (*Amphitryon*, II, VI.)

V. 76. *A cause que*. Littré fait cette remarque judicieuse : « Des grammairiens ont voulu bannir la locution conjonctive *à cause que* ; elle doit être conservée, étant appuyée par de bons auteurs, et, dans certains cas, d'un emploi préférable à *parce que*. » En effet, Balzac, Pascal, Molière, se sont fréquemment servis de cette locution.

Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante céans?
En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?
Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce serait dans la vie une fâcheuse chose,
Si pour les sots discours où l'on peut être mis,

V. 80. *Hanter* est pris ici neutralement comme dans ce vers de Régnier :

Il *hante* en mauvais lieux, gardez-vous de cela.
(REGNIER, *Sat.*, XIII.)

V. 82. A, au point de, jusqu'à. Cf. plus loin, II, II :

La curiosité qui vous presse est bien forte,
Mamie, *à* nous venir écouter de la sorte.

V. 91. La concession est presque injurieuse pour Elmire : mais une honnête femme ne se trouble pas pour si peu.

V. 93. Enfin nous allons entendre le langage d'un *honnête homme*. Ce ne sont plus là les emportements de Damis, dont l'ardeur juvénile et inconsidérée s'irrite des obstacles, menace et ne raisonne pas; ce ne sont plus les propos malicieux et la verve populaire de Dorine, dont le gros bon sens a cependant si finement démasqué tout le charlatanisme de Tartuffe : c'est la saine et éternelle raison, c'est la conscience droite et pure, qui, avec une précision remarquable, distingue nettement le faux du vrai, le bien du mal.

V. 95. *Où*, dans lesquels. Les écrivains du dix-septième siècle rejetaient, avec raison, les syllabes lourdes et traînantes des locutions *auquel*, *dans lequel*, *chez lequel*, *par lequel*, que nous employons si volontiers au dix-neuvième siècle, sur la foi des grammairiens. *Où* n'est plus aujourd'hui qu'un *adverbe* de lieu, tandis qu'au seizième, au dix-septième et même encore au dix-huitième siècle, il tenait lieu d'un véritable pronom. Bornons-nous à quelques citations, que nous emprunterons de préférence à Molière :

Les noces *où* j'ai dit qu'il faut vous préparer.
(*Éc. des femmes*, III, I.)

C'est-à-dire, *auxquelles* j'ai dit, etc.

Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impertinence.
(*Id.*, V, II.)

C'est-à-dire, *à quoi* l'expose.

Elle a de certains mots *où* mon dépit redouble.
(*Id.*, V, IV.)

C'est-à-dire, *à cause desquels*, *en raison desquels*.

L'estime *où* je vous tiens ne doit pas vous surprendre.
(*Misanthr.*, I, II.)

Il fallait renoncer à ses meilleurs amis.
Et quand même on pourrait se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux,
Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire;
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie :
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire :
Tous ses soins vont au Ciel; et j'ai su par des gens
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

C'est-à-dire, *dans laquelle.*

J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants *où* chacun se récrie.

(*Misanthr.*, I, II.)

C'est-à-dire, *au sujet desquels, en présence desquels.*

On pourrait multiplier à l'infini les citations : mais celles-ci peuvent suffire à montrer toute la variété, toute la richesse de cette locution.

V. 103. Dorine ne perd pas l'occasion d'exercer sa malice et sa langue, et vraiment ce serait dommage qu'elle se tût, nous y perdrions trop! Son *petit époux* est bien joli.

V. 110. *Le tour qu'on y croit* n'est pas français, disent les commentateurs. Il est bien évident que l'expression supporte difficilement l'analyse et peut blesser les grammairiens. Mais, malgré sa forme elliptique, elle est claire et bien préférable à tout ce qu'on pourrait y substituer. Remarquez *y* employé avec le sens de *leur*. Cf. :

Ils comptent les défauts pour des perfections
Et savent *y* donner de favorables noms.

(*Misanthr.*, II, V.)

V. 111. *Couleurs*, mensonges.
V. 118. *Orante* (de *orare*) : le nom est bien choisi pour une dévote.
V. 119. *Soins*, soucis. Cet emploi est général au dix-septième siècle.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages;
Mais voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la faiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps.
Il leur est dur de voir déserter les galants.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose et ne pardonne à rien;
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne saurait souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

MADAME PERNELLE.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru, l'on est chez vous contrainte de se taire,
Car Madame à jaser tient le dé tout le jour.
Mais enfin je prétends discourir à mon tour :
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage,
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;

V. 124. En vérité, cette Dorine a une langue merveilleuse.

V. 127. *Les brillants*, pour l'éclat. Molière a seul employé cette expression.

Et si je rends hommage *aux brillants de leurs yeux*,
(*Femmes sav.*, III, II.)

V. 128. Ce vers est devenu proverbe et méritait cette bonne fortune.

V. 131. *Retours*, réflexions tardives, regrets.

Des *retours* importuns évitons le souci.
(*Femmes sav.*, V, V.)

V. 137. *Un chacun*, tout homme, tous les hommes.

Pour moi, j'aime *un chacun*, et sans rien négliger, etc.
(CORNEILLE, *La Place Royale*, I, I.)

V. 140. Je ne sais pourquoi Auger trouve ici une équivoque, et voudrait *le déclin de l'âge* au lieu de : *le penchant de l'âge. Le penchant* est bien le mot propre et ne peut prêter à l'équivoque. Une personne peut être sur *le penchant de l'âge* sans être *à son déclin*. C'est pourquoi La Rochefoucauld a pu dire : « *Dans le premier penchant de l'âge.* »

V. 143. *A jaser. A* marque le but. *Tenir le dé*, métaphore empruntée au jeu; d'ordinaire, les joueurs se passent le dé. Cf. :

A vous le dé, Monsieur.
(*Misanthr.*, V, IV.)

Que le Ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
Que pour votre salut vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là jamais on n'entend de pieuses paroles :
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles ;
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées :
Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune ;
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
Et sans... Adieu, ma bru : je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pié.
(*Donnant un soufflet à Flipote.*)
Allons, vous, vous rêvez, et bayez aux corneilles :
Jour de Dieu ! je saurai vous frotter les oreilles ;
Marchons, gaupe, marchons.

V. 156. *Le tiers et le quart*, se dit familièrement pour désigner toutes sortes de personnes indifféremment. « Après avoir causé avec vous *et du tiers et du quart*. » (Mme DE SÉVIGNÉ.)

V. 162. *Tour de Babylone.* On connaît l'expression proverbiale : « C'est la tour de Babel. » *Babel*, *babil* et *Babylone* ont formé des équivoques plus ou moins heureuses, à cette époque où la *pointe* était en grande faveur. Rappelons-nous la critique de Boileau et sa guerre à la *pointe :*

Chaque mot eut toujours deux visages divers.
La prose la reçut aussi bien que les vers ;
L'avocat au palais en hérissa son style,
Et *le docteur* en chaire en sema l'Evangile.

Madame Pernelle a, pour appuyer son calembour, l'autorité du père jésuite Nicolas Caussin, qui, dans un traité publié en 1624 et intitulé *la Cour sainte* ou *l'Institution chrétienne des grands,* avait écrit : « Les Géants, après le déluge des eaux, voulurent bâtir la tour de Babel ; mais les femmes, dans le déluge des langues, bâtissent la tour de babil. »

V. 163. *Ce point.* Un sermon se divise en effet en un certain nombre de *points* ou parties.

V. 164. *Monsieur.* Elle montre Cléante.

V. 169. *Bayer aux corneilles*, regarder en l'air, niaisement. Remarquer *bayer* (anciennement *béier*, *béer*, d'où *béant*), qu'il ne faut pas confondre avec *bâiller*.

V. 171. *Gaupe*, femme malpropre, débauchée : terme injurieux.—Voilà

SCÈNE II

CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller,
Que cette bonne femme...

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage :
Elle vous dirait bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paraît coiffée!

DORINE.

Oh! vraiment tout cela n'est rien au prix du fils,
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez : « C'est bien pis! »
Nos troubles l'avaient mis sur le pied d'homme sage,
Et pour servir son prince il montra du courage;
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté;
Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille, et femme.

donc cette scène première, cette exposition que Cailhava déclare *sublime !* Je ne crois pas que rien de plus rapide, de plus dramatique, de plus beau, ait jamais préparé une action plus importante sur aucun théâtre. Dès les premiers vers le drame est engagé, les personnages nous sont connus. Nous connaissons la douce Mariane, la charmante Elmire, non moins décente que belle, la malicieuse Dorine, l'emporté Damis, l'aigre madame Pernelle, le sage Cléante; nous connaissons l'hypocrisie de Tartuffe et la crédulité d'Orgon, que Dorine achèvera de peindre dans la scène suivante; et surtout nous avons vu les abominables résultats des intrigues de Tartuffe : la division dans la famille qui a recueilli ce scélérat, la paix du foyer ruinée, un fils qui menace d'en venir à *quelque grand éclat*, une mère qui n'a que des injures pour ses enfants! Il faut lire et relire cette scène où éclate l'art le plus profond et le plus délicat. « L'exposition du *Tartuffe*, disait Gœthe, est unique dans le monde; c'est ce qui existe de plus grand et de meilleur en ce genre. »

V. 173. *Bonne femme*, vieille femme. Le mot n'a rien de méprisant. C'est ainsi que Corneille a été appelé souvent *le bonhomme* Corneille.

V. 181 et 182. Ces deux vers préparent le dénouement : le roi reconnaîtra la *sagesse* et le *courage* d'Orgon.

V. 186. *Qu'il ne fait*. Le verbe *faire* était fréquemment employé au dix-septième siècle pour éviter les répétitions d'un autre verbe : il prenait

C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent;
Il le choie, il l'embrasse, et pour une maîtresse
On ne saurait, je pense, avoir plus de tendresse;
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis;
Avec joie il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède;
Et s'il vient à roter, il lui dit : « Dieu vous aide! »

(*C'est une servante qui parle.*)

Enfin il en est fou; c'est son tout, son héros;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connaît sa dupe et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir;
Son cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge, et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints*,
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du diable.

alors le même complément, direct ou indirect, que le premier verbe exprimé.

V. 194. Ce vers et les trois précédents étaient autrefois passés à la représentation. Cependant, si la plaisanterie est peu délicate, Molière a soin de nous prévenir que *c'est une servante qui parle*. Ce trait, qui paraît emprunté à Juvénal

Laudare paratus
Si bene ructavit, si rectum minxit amicus,

avait déjà été reproduit par le satirique Du Lorens :

Lui ramasser son gant, le bénir quand il rote.
(*Sat.*, XV.)

V. 202. *Fat*, qui signifiait d'abord *niais*, *sot*, et s'emploie aujourd'hui pour désigner un *sot prétentieux*, n'a dans Molière et Boileau qu'une signification de mépris.

V. 208. *Les fleurs des vies des saints et des fêtes de toute l'année* comprenaient deux volumes in-folio d'un magnifique format. Comme le *Plutarque* d'Amyot servait au bonhomme Chrysale pour mettre en presse ses rabats, la *Fleur des saints* servait à Dorine pour ses mouchoirs.

SCÈNE III

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE.

Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari ; comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement,
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon père à des détours si grands ;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme, et ma sœur, et Valère,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère ;
Et s'il fallait...

DORINE.

Il entre.

SCÈNE IV

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah ! mon frère, bonjour.

CLÉANTE.

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie :
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

V. 214. « Cette retraite précipitée, suivie immédiatement de celle de Damis, apprend assez aux spectateurs qu'une influence étrangère a relâché tous les liens naturels qui unissent la famille à son chef. »
(Note d'Aimé MARTIN.)

V. 215. *Amusement*, retard. Cf. plus loin, V, VI :

Le moindre *amusement* vous peut être fatal.

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte !
Qu'est-ce qu'on fait céans ? comme est-ce qu'on s'y porte ?

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Tartuffe ? il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put au souper toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle !

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;

V. 230. *Comme*, pour *comment*. Cf. :

Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme ?
(*Ecole des femmes*, II, II.)

Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire *comme* il se nomme.
(*Misanthr.*, I, I.)

... Attendez !... *Comme* est-ce qu'il s'appelle ?
(*Id.*, IV, IV.)

V. 234. Du Croisy, qui créa le rôle de Tartuffe, était « gras, bel homme ». Ajoutons que Molière, comme La Fontaine, donne à l'hypocrite un extérieur qui dément ses feintes austérités. Cf. :

C'était un chat, vivant comme un dévot hermite
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, *gros et gras*.
(La Fontaine, *Fables*, VII, 16.)

V. 240. Quelle mortification ! Il y a dans Marot une épigramme qui peut servir de commentaire : « Un gros prieur » dévore non moins dévotement une perdrix ;

Puis, quand il eut pris sur sa conscience
Broc de vin blanc, du meilleur qu'on élise.
« Mon Dieu, dit-il, donne-moi patience ;
Qu'on a de maux pour servir sainte Eglise ! »

Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu Madame,
But à son déjeuner quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin ;

V. 256. *Le pauvre homme*. On a, en quelque sorte, contesté à Molière la propriété de ce mot. D'après un récit de l'abbé d'Olivet, Molière l'aurait emprunté à Louis XIV qui, entendant détailler par le menu le dîner de l'évêque de Rodez, Péréfixe, s'écriait, à chaque plat recherché qu'on lui nommait : « Le pauvre homme ! », et cela avec des inflexions de voix très diverses et très plaisantes. S'il faut en croire Tallemand des Réaux, le mot aurait une autre origine : « En une petite ville de quelque province de France, nous dit-il, un homme de la cour alla voir un capucin. Les principaux le vinrent entretenir. Ils lui demandèrent des nouvelles du roi, puis du cardinal de Richelieu. « Et après, dit le gardien, ne nous apprendrez-» vous rien de notre bon père Joseph ? — Il se porte fort bien, il est » exempt de toutes sortes d'austérités. — Le pauvre homme ! disait le gar-» dien. — Il a du crédit ; les plus grands de la cour le visitent avec soin. » — Le pauvre homme ! — Il a une bonne litière quand on voyage. — Le » pauvre homme ! — Un mulet pour son lit. — Le pauvre homme ! — Lors-» qu'il y a quelque chose de bon à la table de M. le cardinal, il lui en en-» voie. — Le pauvre homme ! » Ainsi, à chaque article, le bon gardien disait : « le pauvre homme ! » comme si ce pauvre homme eût été bien à plaindre. C'est de ce conte-là que Molière a pris ce qu'il a mis dans son *Tartuffe*, où le mari, coiffé du bigot, répète plusieurs fois : *le pauvre homme*. »

N'en déplaise aux commentateurs qui cherchent à concilier le récit de d'Olivet et celui de Tallemant, il n'y a pas lieu d'accorder créance à aucune de ces deux versions. Il suffit de remarquer, en effet, que l'anecdote

Et je vais à Madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous ;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui,
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère
Vous en veniez au point... ?

ORGON.

Halte-là, mon beau-frère,
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez ;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,
Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
C'est un homme... qui... ha!... un homme... un homme
[enfin.

de d'Olivet n'est rapportée qu'au dix-huitième siècle, près de cent ans après la mort de Molière, et que Tallemant dans son *Historiette* emploie des termes bien vagues, bien peu précis : *En une petite ville, — de quelque province, — un homme de la cour, — un capucin.* Il me semble donc qu'il n'est pas nécessaire d'être un critique sévère et rigoureux pour reconnaître immédiatement que le mot de Molière est seul *original* et que les autres n'en sont que *des copies.*

V. 265. Remarquez que le sujet de l'infinitif est autre que celui de la phrase. Cette construction n'est pas rare chez Molière :

Il ne vous a pas faite une belle personne
Afin de mal user des choses qu'il vous donne.
(*Ecole des femmes,* II, vi.)

c'est-à-dire afin que vous usiez mal.

Elle me touche assez pour m'en charger moi-même.
(*Bourgeois gentilhomme,* III, xii.)

c'est-à-dire pour que je m'en charge.

V. 272. « Vous remarquerez, s'il vous plait, que d'abord l'autre, voulant exalter son Panulphe, commence à dire que *c'est un homme*, de sorte qu'il semble qu'il aille faire un long dénombrement de ses rares qualités ; et tout cela se réduit pourtant à dire une ou deux fois : *mais un homme, un homme,* et à conclure *un homme enfin.* (*Lettre sur la comédie de l'Impos-*

Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien ;
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon âme ;
Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

ORGON.

Ha ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière ;
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments ;
Et lorsque je sortais, il me devançait vite
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,

teur.) Il faut donc bien se garder d'appuyer sur ce mot *un homme*, comme on ferait dans ces vers du *Misanthrope* :

Je veux que l'on soit *homme*, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre.

Orgon doit au contraire mettre dans son accent une sorte d'admiration béate et niaise.

V. 279. *Autant que de cela.* L'acteur, sur le mot *cela*, fait entendre le léger bruit de l'ongle appuyé sous les dents de la mâchoire supérieure.

Il est peu probable que Molière ait voulu parodier le mot de l'*Internelle Consolacion*, liv. III, ch. III : « Celluy est vrayement sage qui repute toutes choses terriennes comme fiens (*ut stercora*). » Mais cette vertu pouvait lui paraître exagérée, et il pensait peut-être comme Clitandre des *Femmes savantes :*

De ces détachements je ne connais point l'art.

N'a-t-il pas dit dans sa préface, à propos de cette *pleine insensibilité* : « Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine ; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement ? » Ce n'est point là sans doute la morale austère de l'*Imitation* et des livres saints ; c'est de la sagesse purement humaine. Mais que de gens gagneraient encore à se contenter de celle-là !

V. 286. Poussait sa prière. Cf. :

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire ;
Et vous pouvez *pousser* contre moi *la satire.*

(*Misanthr.*, II, v.)

Il nous ferait beau voir, attachés face à face,
Pousser les tendres sentiments.

(*Amph.*, I, IV.)

Je lui faisais des dons ; mais avec modestie
Il me voulait toujours en rendre une partie.
« C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié ;
Je ne mérite pas de vous faire pitié ; »
Et quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême ;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
Un rien presque suffit pour le scandaliser ;
Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE.

Parbleu ! vous êtes fou, mon frère, que je croi.
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage...

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage :
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché ;
Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur :
Je sais comme je parle, et le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est pas les esclaves.

V. 310. Molière avait lu sans doute dans l'*Apologie pour Hérodote* d'Henri Estienne que « Saint Macaire fit sept ans pénitence ès épines et buissons pour avoir tué une puce. » Henri Estienne avait lui-même trouvé ce fait dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine.

V. 314. *Libertinage* s'employait au dix-septième siècle dans le sens de *liberté de penser*, ou disposition à rejeter les croyances religieuses.

« Un des prétextes du *libertinage* est de prétendre que l'on ne croit point, que l'on n'a point de foi. » (BOURDALOUE.)

Il est de faux dévots ainsi que de faux braves ;
Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
Egaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits !
Dans la juste nature on ne les voit jamais.
La raison a pour eux des bornes trop petites.
En chaque caractère ils passent ses limites ;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère ;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton, dans le siècle où nous sommes,
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde, et plus noble, et plus belle,
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,

V. 327. *Où l'honneur les conduit*, là où les entraine le sentiment de l'honneur.

V. 338. Que ceux qui refusent à Molière le don de *poésie* relisent ces vers, cette série de métaphores que seule pouvait trouver une imagination vraiment *poétique*.

V. 342. *Ses limites*. Les limites de la raison.

V. 352. *Tout retiré*, retiré tout entier.

Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré,
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés,
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune,
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour,
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux :
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre ;
Ce titre par aucun ne leur est débattu ;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu ;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable.

V. 361. *Dévots de place*, qui affichent leur dévotion comme sur une place. Nous disons encore dans un sens analogue : *une voiture de place.*

V. 371. *Brûlants et priants.* Au dix-septième siècle on ne faisait pas encore la distinction toute moderne de l'*adjectif verbal* et du *participe présent.*

Une jeune fille toute *fondante* en larmes.
(*Fourberies de Scapin*, I, II.)

Et plus loin des laquais l'un l'autre *s'agaçants*
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
(BOILEAU, *Sat.*, VI.)

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains *se rapportants* aux rois.
(LA FONTAINE, *Fables*, VII, 16.)

V. 376. *Fier*, cruel, qu'on ne peut fléchir : au sens du latin *ferus.*

V. 380. Quelle éloquence ! Jamais Molière, même dans le *Misanthrope*, n'a parlé un langage plus net, plus ferme, plus élevé.

V. 387. *Débattu*, contesté.

Ils ne censurent point toutes nos actions :
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre ;
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement ;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle :
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle ;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON.

Je suis votre valet.

(*Il veut s'en aller.*)

CLÉANTE.

De grâce, un mot, mon frère.
Laissons-là ce discours. Vous savez que Valère
Pour être votre gendre a parole de vous ?

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

V. 395. *A chez eux peu d'appui*, a chez eux peu de crédit ; ils ne croient point légèrement aux apparences du mal.
V. 397. *En eux*, chez eux, ou entre eux.

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne peut vous empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de finesses?
Valère sur ce point me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit loué!

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le Ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi : la tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE.

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

V. 418. *Selon*, c'est-à-dire : cela dépendra des circonstances. Ce sont bien là les paroles évasives d'un homme qui veut éluder ses engagements.

V. 423. Toujours le ciel ! Les leçons de Tartuffe ont porté leurs fruits. Orgon était sans doute un honnête bourgeois : il est devenu retors, sournois, hypocrite comme son maître. Ce n'est pas impunément qu'on se met à pareille école.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon père.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en secret.

MARIANE.

Que cherchez-vous ?

ORGON. (*Il regarde dans un petit cabinet.*)

Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourrait nous entendre ;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille; et pour le mériter,

V. 428. *Je voi.* Cette orthographe, que certains grammairiens appellent une *licence poétique*, était au moyen âge parfaitement régulière. La première personne de l'indicatif présent ne prenait pas d'*s* à la terminaison : *Amo*, j'aime ; *video*, je voi ; tandis que la seconde personne prenait la désinence *s*, conformément à l'étymologie latine : *Amas*, tu aimes*; vides*, tu vois.

V. 430. Façon naturelle de nous préparer au coup de théâtre du 3e acte, quand Damis surprendra Tartuffe faisant à Elmire une déclaration d'amour.

V. 431. *Sus* (de *super*) n'est autre chose que *sur*. Chez les Latins l'*r* et l'*s* étaient déjà employés l'un pour l'autre : *labos*, *labor ; honos*, *honor ;* enfin la contraction de *super* en *sus* se trouvait déjà dans les mots composés, comme *suspendere* pour *superpendere*.

Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui, moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

ORGON.

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux
De le voir par mon choix devenir votre époux.
Eh?

(*Mariane se recule avec surprise.*)

MARIANE.

Eh?

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plaît-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux
De voir par votre choix devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

V. 437. *C'est où*, c'est en cela que. *Ma gloire* : mon mérite, mon honneur.

V. 446-448. Cette répétition de *qui* et de *que* a paru bien embarrassée à quelques-uns. Mais elle ne manque pas de rapidité. Cf. :

Mais *qui* voulez-vous donc *qui* pour vous sollicite?
(*Misanthrope*, I, I.)

... Pour guérir du mal *qu*'il dit *qui* le possède.
(*Ec. des femmes*, II, v.)

MARIANE.

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité ;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE.

Quoi ? Vous voulez, mon père?...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir par votre hymen Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela ;
Et comme sur vos vœux je.....

SCÈNE II

DORINE, ORGON, MARIANE.

ORGON.

Que faites-vous là ?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard ;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc? la chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point,
Que vous-même, monsieur, je ne vous en crois point.

V. 451. *Mais je veux que cela soit.* Cette volonté nous paraît aujourd'hui plus que tyrannique. On se plaît à dire que le respect de la volonté paternelle diminue chez les enfants : oui, chez les mauvaises natures. Mais en général, il n'en est rien. Seulement, à la volonté rigide et indiscutable du père de famille notre siècle a vu succéder la protection douce et familière. Dans les comédies modernes, les pères sont presque les camarades de leurs enfants.

V. 456. *Que faites-vous là?* Dorine est entrée doucement, et c'est à elle qu'Orgon s'adresse.

V. 460. *Coup de hasard,* comme : effet de hasard. Il s'agit donc de propos en l'air, de bruit sans fondement, par opposition au *bruit qui part de quelque conjecture.*

V. 464. Dorine justifie l'épithète d'*impertinente* dont l'a gratifiée madame Pernelle. Mais les servantes, dans les pièces de Molière, font partie de la

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons !

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur votre père :
Il raille.

ORGON.

Je vous dis.....

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin mon courroux.....

DORINE.

Hé bien ! On vous croit donc, et c'est tant pis pour vous.
Quoi ! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir.... ?

ORGON.

Ecoutez :
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point ; je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot ?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot :

maison, sont de la famille, connaissent tous les secrets, assistent à tous les conseils, et, qu'on le veuille ou non, donnent leur avis. Elles représentent le bon sens populaire, dans ce qu'il a de plus vif et de plus sain.

V. 466. *Une plaisante histoire.* Ce jeu de scène, dans lequel un des personnages feint de ne pas croire les affirmations d'un autre, est fréquent dans Molière. Cf. *Fourberies de Scapin*, I, IV, et *Malade imaginaire*, I, IV.

V. 469. *Ne croyez point à...* Molière emploie indifféremment *croire quelqu'un* ou *croire à quelqu'un*.

V. 476. *Privautés.* Manières libres et familières.

V. 479. *Vous moquez-vous des gens d'avoir. De*, entre deux verbes, le second à l'infinitif, est d'un emploi fréquent au dix-septième siècle. Il équivaut parfois à un véritable gérondif et tient lieu de *en* suivi d'un par-

Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense.
Et puis, que vous apporte une telle alliance ?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux ?...

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.
Sa misère est sans doute une honnête misère ;
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles,
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras et rentrer dans ses biens :
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme ;
Et tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit ; et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.

ticipe présent, parfois à un conditionnel avec la conjonction *si,* d'autres fois à des tournures plus complexes. Exemples :

> Je trahirais mon cœur *de* parler d'autre sorte.
>
> (*Tartuffe,* I, I.)

c'est-à-dire *en parlant* d'autre sorte, si je parlais d'autre sorte.

> Je trahirais, madame, et vous et vos États,
> *De* voir un tel secours et ne l'accepter pas.
>
> (CORNEILLE, *Sertorius,* II, II.)

c'est-à-dire *en voyant* un tel secours.

« Mélite serait trop injuste *de* chercher une autre protection que la vôtre. » (CORNEILLE, *Mélite,* dédicace.)

c'est-à-dire *si elle recherchait* une autre protection.

Voici une construction plus elliptique encore :

> Je croyais tout perdu *de* crier de la sorte.
>
> (*Sganarelle,* III.)
>
> Je le donnerais à bien d'autres qu'à moi,
> *De* se voir sans chagrin au point où je me voi.
>
> (*Id.,* XVI.)

V. 490. *Attache,* attachement. Cf. : « Je n'ai d'*attache* sur la terre qu'à la seule Église catholique, apostolique et romaine. »
(PASCAL, *Provinciales,* 17.)

V. 492. *De sortir d'embarras et rentrer.* L'ellipse de la préposition *de* avant le second infinitif ne peut être blâmée : tous les bons écrivains du dix-septième siècle se sont servis de cette construction. Cf. :

> Et ce sont des Romains dont l'unique souci
> Est *de combattre, vaincre et triompher ici.*
>
> (CORNEILLE, *Sert.,* V, I.)

V. 494. Cet engouement de la bourgeoisie pour les gentilshommes est mis à profit par Tartuffe : Orgon, dans sa sottise, ne le cède en rien à M. Jourdain. Ce travers n'est point d'ailleurs particulier au dix-septième siècle, et le dix-neuvième en a hérité : voir *Le Gendre de Monsieur Poirier* par Augier et Sandeau.

Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance,
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil ?... Mais ce discours vous blesse :
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle un homme comme lui ?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences ?
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque dans son hymen son goût est combattu,
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle ;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons :
Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.
J'avais donné pour vous ma parole à Valère ;
Mais outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin.
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

V. 509. *Le dessein d'y vivre.* Cf. :

Et, pour bien se conduire en ces difficultés,
Il *y* faut, comme en tout, fuir les extrémités.
(*Ecole des femmes*, IV, VIII.)

V. 511-514. Une tradition fausse voulait, paraît-il, qu'en prononçant ces quatre vers l'actrice toisât Orgon de façon à les lui appliquer directement. Voici la critique de Cailhava (*Etudes sur Molière*) : « Je suis fâché qu'en prononçant ces vers l'actrice les ait dédiés avec tant d'affectation à Orgon, qu'elle doit aimer, qu'elle doit estimer, qui n'a rien de difforme, et qui ne mérite pas d'être traité avec mépris en présence de sa fille. Ajoutons qu'en appliquant ces quatre vers à Orgon, Dorine semble vouloir excuser Elmire, sur la vertu de laquelle on ne doit faire naître aucun soupçon. » Cette interprétation n'était pas seulement une faute, c'était une inconvenance.

V. 516. Dorine met adroitement en jeu les sentiments religieux de son maître.

V. 520-525. *On dit, je soupçonne, je ne remarque point.* Insinuations

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus ?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin avec le Ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos désirs,
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles ;
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle ? elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON.

Ouais ! quels discours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.
(*Elle l'interrompt toujours au moment qu'il se retourne pour parler à sa fille.*)

perfides, avec lesquelles on diffame le plus honnête homme ; c'est la calomnie insaisissable des *Tartuffes*, bien plus terrible que celle des *Baziles*.

V. 529. *Le mieux du monde*. Ne dirait-on pas qu'il est le confident de la Providence ?

V. 531-536. Quelle onction dans le langage d'Orgon pour convaincre Mariane ! Le dernier trait est d'un comique parfait ; voyant que cette peinture de bonheur séduit peu sa fille, Orgon cherche à la prendre par l'amour-propre : « Tu seras la maitresse ! » lui dit-il.

V. 537. *Sot*, euphémisme pour désigner un mari trompé. Molière, La Fontaine et même Boileau se sont servi de ce mot avec cette signification.

V. 539. *Ascendant*, inclination, penchant. Cf. :

Or si parfois j'écris suivant mon *ascendant*... (Régnier, *Sat.*, XV.)

Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet *ascendant* malin qui vous force à rimer... (Boileau, *Sat.*, IX.)

V. 542. *N'avoir que faire*, gallicisme fréquent.
Je n'ai *que* faire de votre aide. (*Médecin malgré lui*, I, III.) Je n'ai *que* faire de vos dons. (*L'Avare*, IV, V.)

ORGON.

C'est prendre trop de soin : taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimait...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point ?

DORINE.

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés ?...

DORINE.

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez !

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et tout résolûment je veux que tu te taises.

V. 548. *Brocards*. Au onzième siècle, BURCHARD ou BROCARD (*burchardus*, *brocardus*) donna son nom à un livre de sentences de droit, qu'on appela les sentences *brocardiques* (*brocardicorum opus*). Depuis, le mot *brocard* a été appliqué aux moqueries.

V. 449. *C'est une conscience*, comme on dit : c'est un cas de conscience. Cf. : C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme mariée de la façon. » (*Georges Dandin*, III, XII.)

V. 552. Ce vers est devenu proverbe. On peut le rapprocher du mot de Toinette à Argan : « Doucement, vous ne songez pas que vous êtes malade. » La situation est, en effet, la même ; mais les caractères sont bien différents, et il ne faut pas confondre celui de Toinette avec celui de Dorine. Toinette ne brusque pas Argan, elle l'irrite pour le ramener à la vérité, lui soutenant qu'il est bon et sachant qu'il est faible. Dorine au contraire lutte contre un homme entêté, lui résiste ouvertement, et quand elle lui lance ce vers,

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez !

le trait frappe juste. Cailhava dit qu'à ce reproche l'acteur, qui de son temps jouait le rôle d'Orgon, se recueillait un instant, et par là motivait sa sortie précipitée à la fin de la scène, lorsque, de nouveau poussé à bout par la soubrette, il craint de s'emporter encore, et dit :

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous
Avec qui, sans péché, je ne saurais plus vivre.

DORINE.

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux · mais applique tes soins
A ne m'en point parler, ou... Suffit. Comme sage,
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE.

J'enrage
De ne pouvoir parler.

(*Elle se tait lorsqu'il tourne la tête.*)

ORGON.

Sans être damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE.

Oui, c'est un beau museau.

ORGON.

Que, quand tu n'aurais même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

(*Il se tourne devant elle, et la regarde les bras croisés.*)

DORINE[1].

La voilà bien lotie!
Si j'étais en sa place, un homme assurément
Ne m'épouserait pas de force impunément,
Et je lui ferais voir bientôt après la fête
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON.

Donc de ce que je dis on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,

V. 557. *Comme sage*. Latinisme : *utpote sapiens*, Cf. :
« Ce gentilhomme français qui, *comme curieux* d'obliger les honnêtes gens... » (*Sicilien*, sc. XI.)

V. 559. *Damoiseau*, jeune homme galant. *Damoiseau* était autrefois le titre qu'on donnait aux jeunes gentilshommes qui n'avaient pas encore été armés chevaliers.

1. Beaucoup d'éditions portent ici : Dorine, *à part*. L'édition originale ne fait pas cette mention : les réflexions de Dorine ne sont pas un *aparté*, puisqu'elles sont prononcées à dessein pour être entendues d'Orgon.

Il faut que je lui donne un revers de ma main.
(*Il se met en posture de lui donner un soufflet ; et Dorine, à chaque coup d'œil qu'il jette, se tient droite sans parler.*)
Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
Croire que le mari... que j'ai su vous élire...
Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettais.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance
Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE, *en s'enfuyant.*

Je me moquerais fort de prendre un tel époux.
(*Il lui veut donner un soufflet et la manque.*)

ORGON.

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui sans péché je ne saurais plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre :
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

V. 576. *Je t'y guettais.* *Y* se rapporte au sens général des répliques. Cf. :

HENRIETTE.

Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête ;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos ;
Que de me tourmenter à dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui ; mais j'y suis blessée, et ce n'est pas mon compte.
(*Femmes savantes,* III, VI.)

Quelque sotte. Locution elliptique : quelque sotte se laisserait prendre ; mais moi, non. Cf. :

LÉLIE.

Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MASCARILLE.

Moi, monsieur ? *quelque sot !* la colère fait mal. (*Etourdi,* II, VII.)

V. 579. *Se moquer de* (avec un infinitif), refuser de faire une chose, en la ridiculisant.

SCÈNE III

DORINE, MARIANE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole,
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !

MARIANE.

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi ?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui,
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui,
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire,
Et que, si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

MARIANE.

Ah ! Qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine ! Me dois-tu faire cette demande ?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur,
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur ?

V. 589. *Père absolu.* Personne n'a lutté, plus que Molière, contre une autorité absolue qui devenait tyrannique, dès qu'une passion aveuglait les parents sur les intérêts de leurs enfants. Voyez Orgon, Philaminte, Monsieur Jourdain, Harpagon, Argan : ce sont de vrais tyrans domestiques. L'un veut pour gendre un cafard, l'autre un pédant, l'autre un noble, l'autre un richard, l'autre un médecin, et, pour échapper à un mariage qu'elle abhorre, la jeune fille n'a d'autre issue que le couvent. La société, la loi, la coutume étaient ainsi faites. Il ne faut donc pas reprocher à Molière de n'avoir jamais peint les tendresses paternelles : il a peint ce qu'il a vu.

V. 600. *Pas*, démarches.

V. 603 et 604. *T'ai-je pas... et sais-tu pas.* Au dix-septième siècle on supprimait fréquemment la particule négative dans les interrogations, et

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et selon l'apparence il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien : c'est un recours où je ne songeais pas;
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras;
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

Vaugelas déclarait qu'il était plus élégant de dire *ont-ils pas fait* que *n'ont-ils pas fait*. Cette omission se faisait même dans le style soutenu :

Esther, que craignez-vous? *suis-je pas* votre frère? (RACINE.)

« *Est-ce pas* le Saint Esprit qui l'a remplie d'un germe céleste? » (BOSSUET.)

Les exemples sont nombreux. Mais, en 1704, l'Académie décida que cette omission de la particule *ne* était non seulement une *négligence*, mais une *faute*.

V. 606. *Tout de bon.* S'employait alors plus fréquemment qu'aujourd'hui, et même en dehors du langage familier.

« Elle dit en montant sur l'échafaud : C'est donc *tout de bon!* » (SÉVIGNÉ.)

« *Tout de bon*, mes pères, il serait aisé de vous tourner là-dessus en ridicule. » (PASCAL, *Provinc.*, 12.)

V. 611. *Et tous deux brûlez.* L'ellipse du pronom *vous* n'a rien de choquant, elle donne même au vers une allure plus preste.

MARIANE.

Mon Dieu! de quelle humeur, Dorine, tu te rends!
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? Si j'ai de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valère?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père?

DORINE.

Mais quoi? Si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé
Et manque à l'union qu'il avait arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais par un haut refus et d'éclatants mépris
Ferai-je dans mon choix voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...?

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Etre à Monsieur Tartuffe; et j'aurais, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurais-je à combattre vos vœux?
Le parti de soi-même est fort avantageux.

V. 619. *Tu te rends*, tu te montres, tu deviens. Cf. plus loin, acte III, scène I :

> *Il se rend* complaisant à tout ce qu'elle dit.

V. 627. *Bourru* n'a pas le sens de *brutal*, mais désigne un homme d'humeur fantasque et chagrine.

V. 635. Molière excelle à rendre ces sentiments de pudeur, qui font des jeunes filles de son théâtre de vraies *ingénues*. Elise, Henriette et Mariane sont les plus douces et les plus charmantes figures qu'on puisse voir sur la scène française : rien n'égale la délicatesse et la franchise de leurs sentiments.

V. 639. *Quelle raison aurais-je à...* Nous avons déjà fait remarquer l'emploi de *à* devant un infinitif. Voyez acte II, scène II.

V. 640. *De soi-même*. Tous les grands écrivains du dix-septième siècle ont employé *soi* là où les latins auraient mis *se*. Cf. :

> Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
> Qu'en recueillant chez *soi* ce dévot personnage. (*Tartuffe*, I, I.)

Monsieur Tartuffe! oh! oh! n'est-ce rien qu'on propose?
Certes, monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pié,
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne;
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu!...

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ha! cesse, je te prie, un semblable discours,
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir;
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et Madame l'élue,
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer

Le savoir garde en *soi* son mérite éminent. (*Femmes sav.*, IV, III.)
Ce sont choses, *de soi*, qui sont belles et bonnes. (*Ibid.*)

V. 643. *Qui se mouche du pied.* « Se moucher avec le pied était un tour d'agilité des saltimbanques. De là cette expression ironiquement familière en parlant d'un homme grave et considérable : Il ne se mouche pas du pied! » (GÉNIN.)

V. 646. *Chez lui*, dans sa ville.

V. 652. *Ouvrir*, donner l'indication, suggérer. Cf. :

Ne me pourriez-vous point *ouvrir* quelque moyen?
(*École des femmes*, III, IV.)

V. 662. *Baillive*, femme du bailli; *élue*, femme de l'élu. Le *bailli* était un officier royal qui rendait la justice; le pays sous sa juridiction s'appelait *bailliage*. Les *élus*, chargés de certaines impositions, jugeaient en première instance.

V. 663. *Siège pliant.* Siège qui se pliait en deux et n'avait ni dossier ni bras. La chaise et le fauteuil se donnaient aux personnes qu'on voulait le plus honorer.

Le bal et la grand'bande, à savoir, deux musettes,
Et parfois Fagotin et les marionnettes,
Si pourtant votre époux...

MARIANE.

Ah ! tu me fais mourir.
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Eh ! Dorine, de grâce...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille !

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés...

DORINE.

Point : Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi.....

DORINE.

Non, vous serez, ma foi, tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien ! puisque mon sort ne saurait t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir :
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide,
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

(*Elle veut s'en aller.*)

DORINE.

Hé ! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.

V. 665. *Grand'bande.* Les vingt-quatre violons du roi s'appelaient la *grande bande.* C'est donc par ironie que Dorine donne ce titre aux *deux musettes* de la petite ville de Tartuffe.

V. 666. *Fagotin.* La Fontaine nous a parlé aussi des *tours de Fagotin.* C'était le nom d'un singe qui amusait la foule, à la porte d'un montreur de marionnettes, Brioché. Depuis lors, ce nom a désigné tous les singes de foire.

V. 674. *Tartuffiée.* « Mot forgé très heureusement », dit Auger. Molière a été très discret dans ces sortes de créations. Cf. :

Et l'on me dé-Sosie enfin
Comme on vous dés-Amphitryonne. (*Amph.*, III.)

Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher. . Mais voici Valère, votre amant.

SCÈNE IV

VALÈRE, MARIANE, DORINE.

VALÈRE.

On vient de débiter, Madame, une nouvelle
Que je ne savais pas, et qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi ?

VALÈRE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

VALÈRE.

Votre père, madame...

MARIANE.

A changé de visée :
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALÈRE.

Quoi ? sérieusement ?

MARIANE.

Oui, sérieusement.
Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALÈRE.

Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,

V. 686. D'après le témoignage de Cailhava, l'acteur Grandval entrait en riant et disait ces deux vers « du ton le plus dissuadé d'avance. » Mariane se piquait de cette légèreté, ce qui amenait naturellement sa réponse : *Je ne sais,* et la querelle des deux amants. Cette interprétation est excellente.

V. 689. *Visée*, but où l'on vise. Cf. :

Prenez *visée* ailleurs, et troussez-moi bagage.
(*Ecole des Maris*, II, IX.)

J'ai grand regret, monsieur, de voir qu'à vos *visées*
Les choses ne soient pas tout à fait disposées.
(*Femmes Sav.*, IV VI.)

Madame?

MARIANE.

Je ne sais.

VALÈRE.

La réponse est honnête.

Vous ne savez?

MARIANE.

Non.

VALÈRE.

Non?

MARIANE.

Que me conseillez-vous?

VALÈRE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez?

VALÈRE.

Oui?

MARIANE.

Tout de bon?

VALÈRE.

Sans doute :

Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien! c'est un conseil, monsieur, que je reçois.

VALÈRE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre âme.

VALÈRE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE.

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

V. 698. *Ecouter un choix*, l'accueillir. Cf. :

Les lois n'*écoutent* pas l'amitié paternelle. (VOLTAIRE, *Tancrède,* II, II.)

V. 701. *En a souffert*. *En* est explétif. Cf. :

Mais de vous, cher compère, il *en* est autrement.
(*Ecole des femmes*, I, I.)

Ah! ah! tu t'*en* avises,
Traître, de t'approcher de nous! (*Amph.*, II, II.)

V. 704. *Réussir*, pris au sens étymologique : arriver, résulter.

VALÈRE.

C'est donc ainsi qu'on aime ? Et c'était tromperie
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter
Celui que pour époux on me veut présenter :
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALÈRE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions ;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALÈRE.

Sans doute ; et votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas ! Permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE.

Oui, oui, permis à moi ; mais mon âme offensée
Vous préviendra peut-être en un pareil dessein ;
Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE.

Ah ! je n'en doute point ; et les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALÈRE.

Mon Dieu, laissons là le mérite :
J'en ai fort peu sans doute, et vous en faites foi.
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi,

V. 705. Sur cet emploi familier et poétique de l'indéfini *on*, cf. :

> O trop aimable objet qui m'avez trop charmé,
> *Est-ce là comme on aime ?* et m'avez-vous aimé ?
> (CORNEILLE, *Polyeucte*, II, I.)
>
> *Voilà donc comme on aime !* On vous tient, vous caresse,
> Sur les lèvres toujours on a quelque promesse !
> Et puis..... (A. CHÉNIER, *Elégies*, XXVII, édit. Lemerre.)

V. 713. *Se saisir*, s'emparer. Cf. :

> *Il se saisit* du port, *il se saisit* des portes.
> (CORNEILLE, *Pompée*, III, I.)

« Qui ne voit que l'esprit de séduction *s'est saisi* de leur cœur ? » (BOSSUET, *Hist.*, II, 9.)

V. 724. *J'espère aux bontés.* Nous avons déjà signalé cet emploi de *à* dans les écrivains du dix-septième siècle. Ajoutez cet exemple :

Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande; et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

VALÈRE.

J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie engage notre gloire;
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins :
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

VALÈRE.

Fort bien; et d'un chacun il doit être approuvé.
Hé quoi? vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire : pour moi, c'est ce que je souhaite;
Et je voudrais déjà que la chose fût faite.

VALÈRE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALÈRE.

C'est assez m'insulter,
Madame; et de ce pas je vais vous contenter.
(*Il fait un pas pour s'en aller et revient toujours.*)

MARIANE.

Fort bien.

VALÈRE.

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

Mais ma force est *au* Dieu dont l'intérêt me guide.
(Racine, *Athalie*, IV, III.)

V. 730. *Notre gloire*, notre fierté, le souci de notre réputation.
V. 736. *Un chacun*, tout homme, tous les hommes. Cf. :
Un chacun est chaussé de son opinion. (*Ecole des femmes*, I, I.)

VALÈRE.

Et que le dessein que mon âme conçoit
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALÈRE.

Suffit? vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALÈRE.

Vous me voyez, c'est pour toute la vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALÈRE.

Euh?

(Il s'en va; et lorsqu'il est vers la porte, il se retourne.)

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Ne m'appelez-vous pas?

MARIANE.

Moi? Vous rêvez.

VALÈRE.

Hé bien! Je poursuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

MARIANE.

Adieu, Monsieur.

DORINE.

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance;
Et je vous ai laissé tout du long quereller,

V. 755. *Laissé*, invariable. Cf. :

L'air dont je vous ai *vu* lui jeter cette pierre.
(*École des femmes*, II, II.)

Aurais-je pris la chose ainsi qu'on m'a *vu* faire?
(*Tartuffe*, IV, V.)

Notons que les compléments *vous* et *me* sont féminins dans ces exemples. Racine a dit aussi en parlant de femmes :

Je l'ai *laissé* passer dans son appartement. (*Britannicus*, II, II.)
Tantôt à son aspect je l'ai *vu* s'émouvoir. (*Athalie*, V, II.)

Et enfin, en parlant de plusieurs personnes :

Les a-t-on *vu* souvent se parler, se chercher? (*Phèdre*, IV, VI.)
Les a-t-on *vu* marcher parmi vos ennemis? (*Esther*, III, IV.)

Pour voir où tout cela pourrait enfin aller.
Holà! Seigneur Valère.
(*Elle va l'arrêter par le bras, et lui, fait mine de grande résistance.*)

VALÈRE.

Hé! Que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALÈRE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALÈRE.

Non, vois-tu? C'est un point résolu.

DORINE.

Ah?

MARIANE.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse,
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE.

(*Elle quitte Valère et court à Mariane.*)
A l'autre? Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine; en vain tu veux me retenir.

VALÈRE.

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice,
Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse.

Ne nous hâtons pas de déclarer fautive cette orthographe; la règle moderne n'avait pas encore prévalu à cette époque, et Vaugelas dit positivement que *la plus commune et la plus saine opinion* approuvait et que *toute la cour et tous nos bons auteurs* employaient les expressions : « Je les ai *fait* peindre, ils se sont *fait* peindre, elle s'est *fait* peindre. » Il serait à souhaiter qu'on fît revivre cet usage. Car en réalité, dans les exemples cités, les verbes *voir*, *faire*, *laisser*, suivis d'un infinitif, forment avec cet infinitif un seul verbe indécomposable : *voir-jeter*, *voir-faire*, *voir-marcher*, *laisser-passer*, *laisser-quereller*, *faire-peindre*.

V. 762. *Quitter la place*. On dit dans le même sens : *quitter la partie*.

Mettez dans vos discours un peu de modestie
Ou je vais sur-le-champ vous *quitter la partie*. (*Tartuffe*, III, II.)

DORINE.

(*Elle quitte Mariane et court à Valère.*)

Encor ? Diantre soit fait de vous, si je le veux!
Cessez ce badinage, et venez çà tous deux.

(*Elle les tire l'un et l'autre.*)

VALÈRE.

Mais quel est ton dessein?

MARIANE.

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire.
Etes-vous fou d'avoir un pareil démêlé?

VALÈRE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE.

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée?

DORINE.

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.
Il n'aime que vous seule et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux; j'en réponds sur ma vie.

MARIANE.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALÈRE.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un et l'autre.
Allons, vous.

V. 767. Ce vers est différemment ponctué dans les éditions :

Encor ? Diantre soit fait de vous ! Si je le veux.
Encor ? Diantre soit fait de vous, si... Je le veux.
Encor ? Diantre soit fait de vous ! Si... ! Je le veux.

Toutes ces versions sont mauvaises. Nous donnons celle de l'édition originale, dont le sens est bien net : « Diantre soit fait de vous, si je veux que vous vous en alliez, que vous affranchissiez Mariane de votre vue ! » Cf.:

Diable emporte si je le suis (médecin). (*Médecin malgré lui,* I, VI.) Diable emporte si j'entends rien en médecine. (*Ibid.*, II, III.)

V. 771. *Fou.* Quelques éditions portent *fous.* C'est une faute. Dorine s'adresse ici à Valère, et plus loin à Mariane, quand elle dit : *Etes-vous folle*, etc.

VALÈRE, *en donnant la main à Dorine.*
A quoi bon ma main?

DORINE.
Ah! Çà, la vôtre.

MARIANE, *en donnant aussi sa main.*
De quoi sert tout cela?

DORINE.
Mon Dieu! vite, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

VALÈRE.
Mais ne faites donc point les choses avec peine,
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.
(*Mariane tourne l'œil sur Valère et fait un petit souris.*)

DORINE.
A vous dire le vrai, les amants sont bien fous!

VALÈRE.
Ho çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.
Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat...?

DORINE.
Pour une autre saison laissons tout ce débat;
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.
Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.
Nous en ferons agir de toutes les façons.
Votre père se moque, et ce sont des chansons:
Mais pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie,
Qui viendra tout à coup et voudra des délais;

V. 784. *De quoi sert.* Cf. :

Et voilà *de quoi sert* un sage directeur. (*Ecole des femmes*, III, I.)

V. 802. *Tantôt vous payerez. Payerez* compte pour trois syllabes et doit être scandé : *pay-e-rez.* De même dans le *Misanthrope :*

Mais elle bat ses gens et ne les *paye* point.

Prononcez *pay-e.*

Tantôt vous payerez de présages mauvais :
Vous aurez fait d'un mort la rencontre facheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse.
Enfin le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui
On ne peut vous lier, que vous ne disiez « oui. »
Mais pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve pas tous deux parlant ensemble.
(*à Valère.*)
Sortez, et sans tarder employez vos amis,
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de son frère
Et dans notre parti jeter la belle-mère.
Adieu.

VALÈRE (*à Mariane*).

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE (*à Valère*).

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père ;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE.

Que vous me comblez d'aise ! Et quoi que puisse oser...

DORINE.

Ah ! jamais les amants ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALÈRE (*il fait un pas et revient*).

Enfin...

DORINE.

Quel caquet est le vôtre !
Tirez de cette part ; et vous, tirez de l'autre.
(*Les poussant chacun par l'épaule.*)

V. 804-806. Ce sont là des superstitions populaires, qui n'ont pas complètement disparu. Cf. :

J'ai rêvé cette nuit de perles défilées
Et d'œufs cassés. Monsieur, un tel songe m'abat.
(*Dépit am.*, V, VII.)

V. 816. Clitandre s'exprime de même dans les *Femmes savantes* (acte IV, sc. VIII) :

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir c'est votre cœur, madame.

V. 822. Molière a traité trois fois ces scènes amusantes de bouderie et de réconciliation entre deux amants : dans le *Dépit amoureux* (IV, III), dans l'*Imposteur* et dans le *Bourgeois gentilhomme* (III, X). De ces trois scènes, celle-ci est peut-être la plus charmante et la plus complète parce que « ce dépit croît et finit devant les spectateurs, dans une même scène,.... de la délicatesse et de la force de la passion même. » (*Lettre sur l'Imposteur.*) Citons encore, pour mieux montrer toute la variété du génie de Molière, l'imitation qu'il a faite du *Donec gratus eram* d'Horace dans le troisième intermède des *Amans magnifiques*

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre sur l'heure achève mes destins,
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête !

DORINE.

De grâce, modérez un tel emportement :
Votre père n'a fait qu'en parler simplement.
On n'exécute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DÉPIT AMOUREUX

CLIMÈNE, PHILINTE

PHILINTE.

Quand je plaisais à tes yeux
J'étais content de ma vie,
Et ne voyais Roi ni Dieux
Dont le sort me fit envie.

CLIMÈNE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préférait ton ardeur,
J'aurais quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a guéri mon âme
Des feux que j'avais pour toi.

CLIMÈNE.

Un autre a vengé ma flamme
Des faiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Cloris qu'on vante si fort
M'aime d'une ardeur fidèle :
Si ses yeux voulaient ma mort,
Je mourrais content pour elle.

CLIMÈNE.

Mirtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour.
Et moi, je perdrais la vie
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassait Cloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place ?

CLIMÈNE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Mirtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrais vivre et mourir.

V. 829. *Tout ce qui se propose.* Nous avons déjà signalé cet emploi du verbe réfléchi avec signification passive.

V. 832. *Deux mots.* On sait que c'est là une forme de menace. Rappelons-nous la provocation de Rodrigue :

A moi, comte, *deux mots*.

DORINE.

Ha ! tout doux ! Envers lui, comme envers votre père,
Laissez agir les soins de votre belle-mère.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit,
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourrait bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai ! La chose serait belle.
Enfin votre intérêt l'oblige à le mander :
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentiments, et lui faire connaître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en allait descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires,
Et c'est le vrai moyen de gâter vos affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non : je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux ! Il vient. Retirez-vous.

SCÈNE II

TARTUFFE, LAURENT, DORINE.

TARTUFFE (*apercevant Dorine*).

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,

V. 836. *Il se rend.* Voyez plus haut, acte II, sc. III :

Mon Dieu ! de quelle humeur, Dorine, *tu te rends !*

V. 845. *Il s'en allait descendre.* Cf. :

Le jour *s'en va paraître.* (*Ecole des femmes*, V, I.)

V. 853. *Laurent serrez ma haire.* La Bruyère a refait pour son compte le portrait de l'hypocrite (*De la mode*, 24), et critiqué cette entrée de Tartuffe :

« Il (*Onuphre*) ne dit point : *ma haire et ma discipline*, au contraire ; il

Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation et de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE (*il tire un mouchoir de sa poche*).

Ah ! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de parler prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne saurais voir :
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,

passerait pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot. »

Voici comment Sainte-Beuve juge à son tour cette entrée : « On attend Tartuffe, il n'a pas encore paru ; les deux premiers actes sont achevés : il a tout rempli jusque-là, il n'a été question que de lui ; mais on ne l'a pas encore vu en personne. Le troisième acte commence ; on l'annonce, il vient, on l'entend :

Laurent !...

Que La Bruyère dise tout ce qu'il voudra, ce *Laurent, serrez ma haire...* est le plus admirable début dramatique et comique qui se puisse inventer, De tels traits emportent le reste et déterminent un caractère. Il y a là toute une vocation : celui qui trouve une telle entrée est d'emblée un génie dramatique; celui qui peut y chercher quelque chose, non pas à critiquer, mais à rééditer à froid, à perfectionner hors de là pour son plaisir, aura tous les mérites qu'on voudra comme moraliste et comme peintre ; mais ce ne sera jamais qu'un peintre *à l'huile*, auteur de portraits à être admirés dans le cabinet. » Et encore : « L'*Onuphre*, comme le *Casuiste* sans nom des *Provinciales*, est trop particulier pour avoir pu devenir populaire. Ce sont des portraits frappants à être vus de près, et éternellement chers aux connaisseurs; ce ne sont pas des êtres une fois créés pour tous, et destinés à courir le monde à front découvert. » — « La Bruyère, dit enfin le même critique, peint au chevalet et à l'huile; Molière est un peintre à fresque. »

V. 862. Citons encore Sainte-Beuve : « J'ai rappelé le premier mot de Tartuffe en entrant; le second n'est pas moindre. C'est surtout le geste ici qui est frappant... Cela n'est pas vraisemblable, dira-t-on ; mais cela parle, cela tranche ; et la vérité du fond et de l'ensemble crée ici celle du détail. Voyez-vous pas quel rire universel en rejaillit, et comme toute une scène en est égayée? Avec Molière, on serait tenté à tout instant et à la fois de s'écrier : *Quelle vérité et quelle invraisemblance!* ou plutôt on n'a que le premier cri irrésistible; car le correctif n'existerait que dans une réflexion et une comparaison qu'on ne fait pas, qu'on n'a pas le temps de faire. » On peut rapprocher ce geste de Tartuffe du procédé d'Arsinoé :

Elle fait des tableaux couvrir les nudités.

Et la chair sur vos sens fait grande impression?
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte :
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte,
Et je vous verrais nu du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenterait pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie
Ou je vais sur-le-champ vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE.

Hélas! très volontiers.

DORINE (*en soi-même*).

Comme il se radoucit!
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

SCÈNE III

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFE.

Que le ciel à jamais par sa toute bonté
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,

V. 868. Il ne faut pas voir là une réponse piquante et malicieuse que l'actrice souligne par un sourire au parterre. Dorine n'est pas une soubrette de Marivaux, et dans ses répliques elle ne met pas tant de finesse. Ici, il est bien évident qu'elle n'a que de la répulsion pour cet hypocrite; ses mots sont vifs, insultants, et doivent être prononcés avec un accent de mépris et même de dégoût.

V. 879. *Que le ciel.* Notre vieux Mathurin Régnier,

De l'immortel Molière immortel devancier,

fait parler de même l'hypocrite *Macette* dans sa satire XIII :

Cette vieille chouette, à pas lents et posés,
La parole modeste et les yeux composés,
Entra par révérence, et resserrant la bouche,
Timide en son respect, semblait sainte Nitouche;
D'un *Ave Maria* lui donnant le bonjour...
« Ma fille, Dieu vous garde et vous veuille bénir :
Si je vous veux du mal, qu'il me puisse advenir!... »

Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE.

Comment de votre mal vous sentez-vous remise ?

ELMIRE.

Fort bien ; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut ;
Mais je n'ai fait au ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé,
Et pour la rétablir j'aurais donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise ici qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même, et sans doute, il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous :
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien
Où tout votre cœur s'ouvre, et ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi pour grâce singulière
Que montrer à vos yeux mon âme toute entière,

V. 883. *Etre obligée à,* avoir obligation, reconnaissance pour.

V. 892. *Chérir... chère.* Répétition voulue. Tartuffe tient à glisser, à demi-mot d'abord, sa déclaration.

V. 898. *Eclaire,* observe, espionne. Cf. :

Au diable le fâcheux qui toujours nous *éclaire !* (*L'Etourdi*, I, IV.)

Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE.

(Il lui serre le bout des doigts.)

Oui, madame, sans doute, et ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurais bien plutôt...

(Il lui met la main sur le genou.)

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE.

Ah! de grâce, laissez; je suis fort chatouilleuse.

(Elle recule sa chaise, et Tartuffe rapproche la sienne.)

TARTUFFE.

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.

V. 911. *Aussi* est le texte véritable. Auger pense qu'*ainsi* serait plus juste.

V. 913. *Ferveur*. Remarquez comme, dans toute cette scène, Tartuffe emprunte à la piété son langage mystique pour interpréter sa passion. « C'est, dit Sainte-Beuve, le propre de la galanterie des dévots de retarder sur le siècle et d'en être au jargon des années passées. En empruntant à la mysticité ses fruits confits et ses fleurs artificielles, ils sont en arrière de plusieurs saisons sur le dernier printemps. » La remarque est très fine; toutefois, il me semble que ce langage est surtout une habileté, une tactique adroite. On se met en garde contre un amoureux qui débute par les galanteries à la mode; mais comment se défier d'un homme qui parle, avec onction et componction, de *ferveur*, de *quiétude*, de *tribulations*, d'*autel*, etc.?

V. 919. Avant ce vers, l'édition de 1735 porte : Tartuffe, *maniant le fichu d'Elmire*.

On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai, dites-moi ?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots ; mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire ;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles ;
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles ;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles :
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris et les cœurs transportés,
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite ;
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,

V. 923. *On tient*, on estime, on croit. Cf. :

... Je vous *tiens* mon véritable père. (*Ecole des femmes*, V, IV.)

« Je *tiens* impossible de connaître les parties sans connaître le tout. » (PASCAL, *Pensées*.)

V. 926. *Après quoi. Quoi*, pronom neutre, pour *lequel*. Cf. :

Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.
(*Femmes sav.*, III, V.)

V. 937. *Réfléchis*, reflétés. *Vos pareilles*, c.-à-d. les femmes.

V. 944. *Au plus beau*. *A* prend le sens de : en présence de, devant. Cf. :

... *A* l'orgueil de ce traître,
De mes ressentiments je n'ai pas été maître. (Acte V, sc. III.)
... *A cette* audace étrange,
J'ai peine à me tenir, et la main me démange. (Acte V, sc. IV.)

V. 946. *Adroite*. Prononcez : adraite. Vaugelas nous avertit que *droit* se prononçait *drait*.

Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin, je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande ;
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude,
De vous dépend ma peine ou ma béatitude,
Et je vais être, enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez, malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout à fait galante,
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme...

TARTUFFE.

Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme;
Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paraît étrange ;
Mais, Madame, après tout je ne suis pas un ange ;
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmants attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine,
De vos regards divins l'ineffable douceur

V. 951. *Avecque*, archaïsme fréquent dans Molière et dans La Fontaine.
V. 962. *Un peu bien*, expression familière. Cf. :

Je trouve *un peu bien* prompt le dessein où vous êtes.
(*Misanthr.*, V, I.)

V. 966. *Ah! pour être dévot.* Quelques-uns ont voulu voir dans ce vers une parodie et d'autres une simple réminiscence du vers de Corneille :

Ah! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme.
(*Sertorius*, VI, I.)

Mais, comme dans une nouvelle de Boccace un abbé finit une déclaration d'amour par ces mots : « Pour être abbé, je n'en suis pas moins homme », on a voulu aussi faire honneur à Boccace d'un mot qui est devenu proverbe. Il est étrange qu'on aille chercher si loin l'origine d'une exclamation si naturelle dans la bouche de Tartuffe et qu'on veuille enlever le mérite de ce mot à Molière, qui cependant en a trouvé bien d'autres.

V. 974. *Intérieur*, partie intime de l'âme. Ce mot s'emploie surtout dans le langage de la dévotion.

Força la résistance où s'obstinait mon cœur ;
Elle surmonta tout : jeûnes, prières, larmes.
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois,
Et pour mieux m'expliquer j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez d'une âme un peu bénigne
Les tribulations de votre esclave indigne,
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galants de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles,
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer ;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui pour toujours on est sûr du secret :
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée,
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire, et votre rhétorique
En termes assez forts à mon âme s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur,
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

V. 1006. *Ne pût.* Remarquez que cet imparfait dépend du présent : *N'appréhendez-vous point.* On trouve de même dans Racine :

On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.
(*Andromaque*, I, IV.)

Ce n'est pas là une licence poétique, c'est une construction en usage au dix-septième siècle. Les règles de concordance n'étaient pas fixées comme aujourd'hui : on mettait souvent l'imparfait du subjonctif, dans la proposition subordonnée, *pour exprimer un sens conditionnel*, même quand le verbe de la proposition principale était au présent ou au futur. Ainsi : « *N'appréhendez-vous point.., que le prompt avis d'un amour de la sorte... ne pût altérer l'amitié...* » équivaut à : « Ce prompt avis *pourrait* bien altérer..., ne l'appréhendez-vous point ? » Cf. plus haut, acte I, sc. II :

... *Je n'y veux point aller,*
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller.

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité
Et que vous ferez grâce à ma témérité,
Que vous m'excuserez sur l'humaine faiblesse
Des violents transports d'un amour qui vous blesse,
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendraient cela d'autre façon peut-être ;
Mais ma discrétion se veut faire paraître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux ;
Mais je veux en revanche une chose de vous :
C'est de presser tout franc et sans nulle chicane
L'union de Valère avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir,
Et...

SCÈNE IV

DAMIS, ELMIRE, TARTUFFE.

DAMIS, *sortant du petit cabinet où il s'était retiré.*

Non, Madame, non : ceci doit se répandre.
J'étais en cet endroit d'où j'ai pu tout entendre ;
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De son hypocrisie et de son insolence,
A détromper mon père et lui mettre en plein jour
L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

V. 1020. Tartuffe s'est livré imprudemment ; Elmire le tient à sa merci : elle a donc le droit de dicter ses conditions. — *Enrichir l'espoir :* Molière, en général, emploie avec sobriété ces termes abstraits bien plus fréquents chez les poètes tragiques. On appelait cela le *style noble :* Malherbe est le premier qui l'ait mis en honneur, et l'on trouve chez lui ces étranges métaphores :

... Couper la tyrannie
D'un glaive de liberté...
... Ranger l'insolence aux pieds de la raison.

V. 1025. *Prendre la vengeance.* On dirait aujourd'hui *prendre* ou *tirer vengeance.* Cet emploi de l'article, où nous avons coutume de l'omettre, se trouve dans d'autres expressions encore, telles que *faire la justice* pour *faire justice.*

Nous serons les premiers... à vous en *faire la justice.*
(*Georges Dandin*, I, IV.)

ELMIRE.

Non, Damis : il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats ;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi,
Et pour faire autrement, j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe trop longtemps a gouverné mon père,
Et desservi mes feux avec ceux de Valère.
Il faut que du perfide il soit désabusé,
Et le ciel pour cela m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,
Et pour la négliger elle est trop favorable :
Ce serait mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main et ne pas m'en servir.

ELMIRE.

Damis...

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
Mon âme est maintenant au comble de sa joie;
Et vos discours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuider d'affaire;
Et voici justement de quoi me satisfaire.

V. 1031. *Dédites* pour *dédisez*. L'usage de la seconde forme n'était pas encore bien constant : « *Nous dédisons, vous dédisez*, et, selon quelques-uns, *vous dédites*. » (*Dictionnaire de Trévoux*.)

V. 1035. Il faut qu'une femme soit d'un cœur bien ferme et bien vertueux pour parler ainsi.

V. 1042. *Desservi mes feux*. Cette expression appartenait sans doute à la phraséologie amoureuse de l'époque. Il est bien difficile, même aux plus grands génies, de ne point sacrifier à la mode. Mais, quand nous rions de tout cet attirail de *feux*, de *flammes*, de *fers*, de *liens*, de *chaînes*, nous devrions bien songer que notre langage n'est pas plus vrai et vieillira tout aussi vite. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire certaines pages datées de 1830 : comme elles paraissent déjà démodées !

V. 1049. *Il faut que je me croie*, c'est-à-dire je veux n'en croire qu'à moi, n'en faire qu'à ma tête.

SCÈNE V

ORGON, DAMIS, TARTUFFE, ELMIRE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon père, votre abord
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
Et monsieur d'un beau prix reconnaît vos tendresses.
Son grand zèle pour vous vient de se déclarer :
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer ;
Et je l'ai surpris là qui faisait à madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret
Voulait à toute force en garder le secret ;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser le repos,
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre
Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre :
Ce sont mes sentiments ; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avais eu sur vous quelque crédit.

SCÈNE VI

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô ciel ! est-il croyable ?

V. 1055. *Votre abord*, votre arrivée. Cf. :

Mais l'*abord* de César a changé le destin.
(CORNEILLE, *Pompée*, V, III.)

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon *abord*.
(LA FONTAINE, *Fables*, XI, XII.)

V. 1060. *Aller à*, tendre à. Cf. :

Et toute mon inquiétude
Ne doit *aller qu'à* me venger.
(*Amphitr.*, III, III.)

V. 1072. La sortie d'Elmire est vraiment nécessaire : sa pudeur souffrirait d'assister à des explications plus longues. Mais, comme elle seule peut confondre pleinement Tartuffe, son absence va fournir à ce traitre le moyen de se recueillir, de reprendre son sang-froid, de ressaisir son crédit et tous ses avantages. Tel est l'art de Molière que les moindres actions lui servent pour développer les caractères.

TARTUFFE.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été ;
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures ;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures ;
Et je vois que le ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chassez-moi de chez vous ;
Je ne saurais avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON. (*A son fils.*)

Ah ! traître, oses-tu bien par cette fausseté
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS.

Quoi ? La feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir..... ?

ORGON.

Tais-toi, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah ! laissez-le parler ; vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.

V. 1074. L'idée de cette scène paraît empruntée à Scarron. Dans sa nouvelle des *Hypocrites*, Scarron fait le portrait d'un imposteur, *Montufar*, qui par de pieuses simagrées trompe les habitants de Séville et arrive à passer pour un saint personnage. Un gentilhomme, se trouvant de passage à Séville, le reconnaît et l'apostrophe avec indignation ; mais la foule, qui admire la fausse piété de Montufar, prend fait et cause pour lui et malmène fort le pauvre gentilhomme. Alors Montufar « prend sa protection, le couvrant de son corps, écartant les plus échauffés à le battre et s'exposant même à leurs coups. « Mes frères, s'écriait-il de toute sa force, laissez- » le en paix pour l'amour du Seigneur, apaisez-vous pour l'amour de la » sainte vierge. » Ce peu de paroles apaisa cette grande tempête, et le peuple fit place à frère Martin (c'est le nom que prend *Montufar*), qui s'approcha du malheureux gentilhomme, bien aise en son âme de le voir si maltraité, mais faisant paraître sur son visage qu'il en avait un extrême déplaisir. Il le releva de terre..., le baisa, tout plein qu'il était de sang et de boue. « Je suis le méchant, disait-il à ceux qui le voulurent entendre, » je suis le pécheur, je suis celui qui n'ai jamais rien fait d'agréable aux » yeux de Dieu. Pensez-vous, continuait-il, parce que vous me voyez vêtu » en homme de bien, que je n'aie pas été toute ma vie un larron, le » scandale des autres et la perdition de moi-même ? Vous vous êtes trompés, » mes frères : faites-moi le but de vos injures et de vos pierres, et tirez » sur moi vos épées. » La manœuvre de Tartuffe ne diffère pas beaucoup de celle de Montufar ; mais l'art de Molière la met en relief de façon à écarter toute comparaison.

Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable ?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur ?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

(*S'adressant à Damis.*)

Oui, mon cher fils, parlez : traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide ;
Accablez-moi de noms encor plus détestés ;
Je n'y contredis point, je les ai mérités ;
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(*A Tartuffe.*) (*A son fils.*)

Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point,
Traître ?

DAMIS.

Quoi ? ses discours vous séduiront au point...

ORGON. (*A Tartuffe.*)

Tais-toi, pendard. Mon frère, eh ! levez-vous, de grâce !
(*A son fils.*)
Infâme !

DAMIS.

peut...

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage ! Quoi ? je passe...

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON. (*A son fils.*)

Ingrat !

V. 1095. *Je ne suis rien moins*, c'est-à-dire je suis tout plutôt que ce qu'on pense.

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grâce...

ORGON. (*A Tartuffe.*)

Hélas! vous moquez-vous?

(*A son fils.*)

Coquin! vois sa bonté.

DAMIS.

Donc.....

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi? je.....

ORGON.

Paix, dis-je.

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige :
Vous le haïssez tous ; et je vois aujourd'hui
Femme, enfants et valets déchaînés contre lui ;
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage.
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir ;
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître, et dès ce soir pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous et vous ferai connaître

V. 1115. *Laissez-le en paix*. Molière élide ordinairement le pronom *le* Cf. :

Mais, mon petit monsieur, prenez-*le* un peu moins haut.
(*Misanthr.*, I, II.)

V. 1116. — Par un jeu de scène, qui est de tradition, Orgon, après avoir relevé Tartuffe une première fois (au vers 1109), le voyant s'agenouiller encore, s'agenouille lui-même devant lui.

V. 1130. Comparez le langage de Chrysale dans les *Femmes savantes* :

...Et je lui veux faire aujourd'hui connaître
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.
(*Femmes savantes*, II, IX.)

Et ailleurs, acte IV, sc. VII :

Ah! je leur ferai voir que pour donner la loi
Il n'est dans ma maison d'autre maître que moi.

Mais l'emportement de Chrysale nous réjouit, tandis que celui d'Orgon nous attriste : c'est que derrière Chrysale nous apparaît la douce figure d'Henriette, tandis que derrière Orgon nous ne voyons que Tartuffe et ses odieux projets.

Qu'il faut qu'on m'obéisse et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moi ? de ce coquin, qui, par ses impostures...

ORGON.

Ah ! tu résistes, gueux, et lui dis des injures ?
(*A Tartuffe.*)
Un bàton ! Un bàton ! Ne me retenez pas.
(*A son fils.*)
Sus, que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai : mais.....

ORGON.

Vite, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne de plus ma malédiction.

SCÈNE VII

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne !

TARTUFFE.

O Ciel, pardonne-lui la douleur qu'il me donne !
(*à Orgon.*)
Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir

V. 1135. Auger rapporte que de son temps Tartuffe restait immobile sur la scène et qu'Orgon traversait le théâtre pour venir lui dire : *Ne me retenez pas.* Il critique avec raison cette bouffonnerie qui choque le bon goût et dénature l'intention de Molière : Tartuffe doit tout au moins faire semblant de s'opposer à la fureur d'Orgon ; le respect humain l'exige.

V. 1142. *O ciel.* Il parait que plusieurs beaux vers du *Tartuffe* ont été changés ou retranchés pour la représentation. A la place de celui que nous lisons ici Molière aurait d'abord écrit :

O ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne !

Cette application hypocrite de l'Oraison dominicale avait paru trop vive, et Molière, au témoignage de Baron, avait dû faire une concession regrettable en substituant :

O ciel, pardonne-lui la douleur qu'il me donne.

Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir....

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude.....
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler et crois que j'en mourrai.

ORGON.

(Il court tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.)

Coquin! je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON.

Comment? Vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre sans doute;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

V. 1144. *Tâcher à*, comme : tâcher de. Emploi fréquent dans Molière. Cf. :

Il suffit qu'il se rende plus sage
Et *tâche à* mériter la grâce où je m'engage (*Tart.*, III, IV.)
Que votre esprit un peu *tâche à* se rappeler. (*Misanth.*, IV, II.)

V. 1162. Insinuation perfide.

ORGON.

Non, vous demeurerez : il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien ! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez.....

ORGON.

Ah !

TARTUFFE.

Soit : n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez....

ORGON.

Non, en dépit de tous vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous,
Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme, et que parents.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose ?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose !

ORGON.

Le pauvre homme ! Allons vite en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en crever de dépit !

V. 1165. *Il y va de ma vie.* Quelle tendresse ! un amant ne montrerait pas plus d'ardeur, de crainte, de désespoir.

V. 1182. Quelle abnégation ! quelle humilité ! Ce vers a dû scandaliser plus d'un dévot ; car il n'est, comme celui que nous avons signalé plus haut et restitué d'après le témoignage de Baron, que la traduction d'un verset de l'oraison dominicale.

V. 1184. *Et que puisse.* Le *que* répond à la formule latine *quod utinam*. Cf. :

> *Que* puissiez-vous avoir toutes choses prospères !
> (*Dépit am.*, III, I.)
>
> *Que* de ton bras la force les renverse ;
> *Que* de ton nom la terreur les disperse, etc.
> (RACINE, *Esther*, III, 3.)
>
> Salut, père étranger, et *que* puissent tes vœux
> Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux !
> (A. CHÉNIER, *Le Mendiant.*).

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire,
L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire,
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose :
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé :
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un père un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise ;
Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grâce avec le père.

TARTUFFE.

Hélas ! je le voudrais, quant à moi, de bon cœur :
Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur ;
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrais le servir du meilleur de mon âme ;
Mais l'intérêt du Ciel n'y saurait consentir,
Et s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce entre nous porterait du scandale :

V. 1211. *Porterait du scandale*. Le mot *porter* n'est pas ici pour *apporter*, comme quelques-uns l'ont cru. Il est pris au sens d'*avoir* et s'emploierait encore aujourd'hui avec la même signification. Cf. :

Accepter de l'argent *porte* en soi quelque honte.
(CORNEILLE, *Suite du Ment.*, I, II.)

« Je n'ai rien vu de lui qui *portât* ce caractère. » (FÉNELON, *Lettre au duc de Chevreuse*, 22 juin 1702.)

Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croirait!
A pure politique on me l'imputerait;
Et l'on dirait partout que, me sentant coupable,
Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable,
Que mon cœur l'appréhende, et veut le ménager
Pour le pouvoir sous main au silence engager.

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du Ciel pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances;
Ne pensez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses;
Et ne regardez point aux jugements humains,
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
Quoi? le faible intérêt de ce qu'on pourra croire
D'une bonne action empêchera la gloire?
Non, non; faisons toujours ce que le Ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne;
Mais après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son père conseille,
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connaîtront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas;
Et si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,

V. 1217. *Excuses colorées*. On dit encore aujourd'hui dans le même sens et avec la même métaphore : « *C'est une couleur*. »

V. 1218. *Tirées*, forcées; comme on dit : « tirées par les cheveux. » Cf. : « Il y a (dans l'Ancien Testament) des figures qui ont pu tromper les Juifs, et qui semblent un peu *tirées par les cheveux*. » (PASCAL, *Pensées*, art. XVI, 1, édit. Havet.)

V. 1225. *Intérêt*, souci.

Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains,
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage,
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du Ciel et le bien du prochain.

CLÉANTE.

Hé, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes;
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit à ses périls possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse,
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que sans confusion
Vous en ayez souffert la proposition;
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudrait-il pas mieux qu'en personne discrète
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homie,
Monsieur...

TARTUFFE.

Il est, Monsieur, trois heures et demie:
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

V. 1248. « Lorsque Cléante, dit Génin, presse Tartuffe de remettre en grâce Damis avec son père, et lui rappelle que la religion prescrit le pardon des injures, Tartuffe échappe à l'argument par la direction de l'intention : *Hélas! je le voudrais, quant à moi, de bon cœur*, etc. La même théorie lui fournit un prétexte pour enlever à un fils son héritage : c'est de peur *que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains*. Vous retrouvez la maxime favorite de Loyola : La fin justifie les moyens. »

V. 1255. *J'admire*. Je m'étonne; signification autrefois très usuelle. Cf. :

J'admire cette antipathie
Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir.
(CORNEILLE, *Agés.*, I, I.)

« Car qui n'admirera que notre corps soit à présent un colosse, un monde, etc. » (PASCAL, *Pensées*, art. I, 1.)

V. 1258. *Qui montre à*, qui enseigne à.

V. 1265. *Prud'homie*, probité et sagesse. (Littré.)

V. 1268. Mérimée et Aimé-Martin ont remarqué que l'*Euthyphron* de Platon se termine par un trait semblable. Euthyphron, convaincu d'impiété par Socrate, rompt brusquement l'entretien, en disant, comme Tartuffe : « Le temps me presse, Socrate; il faut que je te quitte. »

CLÉANTE.

Ah !

SCÈNE II

ELMIRE, MARIANE, DORINE, CLÉANTE.

DORINE.

De grâce, avec nous employez-vous pour elle,
Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle ;
Et l'accord que son père a conclu pour ce soir
La fait à tous moments entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCÈNE III

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ha ! je me réjouis de vous voir assemblés :
(*A Mariane.*)
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE (*à genoux*).

Mon père, au nom du Ciel, qui connaît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance ;
Ne me réduisez point par cette dure loi
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi,
Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avais pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,

V. 1281. *Droits de la naissance,* droits que ma naissance vous donne sur moi.

V. 1282. *Mes vœux.* Plusieurs commentateurs expliquent ainsi ce mot : « Les vœux que j'ai faits de vous être soumise. » Mais peut-être vaut-il mieux interpréter plus simplement : « les vœux que j'ai faits pour mon mariage. » Il me semble, en effet, que le commentaire de ces *vœux* se trouve plus loin :

Si contre *un doux espoir que j'avais pu former*
Vous me défendez *d'être à ce que j'ose aimer.....*

Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre,
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON (*se sentant attendrir*).

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien,
Et si ce n'est assez, joignez-y tout le mien :
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne,
Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un couvent dans les austérités
Use les tristes jours qne le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah ! voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses !
Debout ! Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matière à mériter ;
Mortifiez vos sens avec ce mariage
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi ?...

ORGON.

Taisez-vous, vous ; parlez à votre écot :
Je vous défends tout net d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde,
Ils sont bien raisonnés et j'en fais un grand cas ;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE (*à son mari*).

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire,

V. 1293. *Ferme*, pris adverbialement. Cf. :

Vous me parlez bien *ferme*, et cette suffisance... (*Misanth.*, I, II.)
Allons, *ferme*, poussez, mes bons amis de cour. (*Ibid.*, II, V.)

V. 1296. *Le mien*, sans doute le bien qui lui revient de sa mère.

V. 1307. *A votre écot.* M. Mesnard explique cette expression ainsi : *à ceux de votre compagnie ou de votre sorte*. Littré donne le même sens. Mais Génin, dans son *Lexique de la langue de Molière*, traduit par : *en proportion de votre droit et de votre dû, comme chacun mange à son écot*. Quoi qu'il en soit de toutes ces explications, le sens est bien net ; Orgon veut dire : Parlez à votre tour, quand on vous adressera la parole.

Et votre aveuglement fait que je vous admire :
C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je suis votre valet, et crois les apparences :
Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances,
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer ;
Vous étiez trop tranquille enfin pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement ;
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut au moindre mot dévisager les gens :
Me préserve le ciel d'une telle sagesse!
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin je sais l'affaire et n'en prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette faiblesse étrange.

V. 1317. *Je suis votre valet.* Elmire n'est pas plus écoutée que Cléante. Il semble qu'elle devrait avoir plus de crédit auprès d'Orgon : mais Tartuffe n'a-t-il pas mis Orgon en garde contre sa femme :

Ah ! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme ?

V. 1320. *Jouer un trait*, pour : jouer un tour. Cf. :

Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu
Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
(*École des femmes*, IV, VI.)

V. 1336. *N'en est. En* forme pléonasme. Cf. :
Mais *de cela*, chacun *en* parle diversement. (MALHERBE.)

« Les Juifs qui, *de deux frères* qu'ils avaient vus rois, *en* virent l'un prisonnier et l'autre ne retenir plus qu'un vain titre d'autorité, etc. » (BOSSUET.)

V. 1336. *Puissante à.* On trouve de même *facile à*, *docile à*, *ardent à*, etc. Constatons que Pascal a été plus hardi encore, quand il a dit :

Mais que me répondrait votre incrédulité
Si je vous faisais voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi! si je trouvais manière
De vous le faire voir avec pleine lumière?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme! Au moins répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir et tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirais que..... Je ne dirais rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que par plaisir, et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit : je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

« Les biens visibles qu'ils recevaient de Dieu étaient si grands et si divins, qu'il paraissait bien qu'il était *puissant de* leur donner les invisibles. » (*Pensées*, XVI, 9, Edit. Havet.)

V. 1340. *Dire vérité.* M. Frédéric Godefroy a justement remarqué que cette suppression de l'article est un des caractères de la langue de tous les écrivains qui relèvent du seizième siècle. Cf. :

J'ai tendresse pour toi, *j'ai passion* pour elle.
(CORNEILLE, *Nicom.*, IV, III.)

Et dans le *Tartuffe* on a pu remarquer : *j'ai joie* (I, IV), *j'en fis rencontre* (I, V), *ce que je dis n'est point jeu* (II, II), etc.

V. 1350. *Condamner d'imposture.* Latinisme fréquemment employé par Molière; on le trouve aussi dans Corneille :

« Les ornements de rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir ne la font point *condamner de trop d'artifice.* » (CORNEILLE, *Examen de Cinna.*)

V. 1351. *Sans aller plus loin*, sans tarder davantage.

ELMIRE.

Faites-le-moi venir.

DORINE.

Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE.

Non : on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
Faites-le-moi descendre. (*Parlant à Cléante et à Mariane.*)
Et vous retirez-vous.

SCÈNE IV

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table, et vous mettez dessous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah ! mon Dieu, laissez faire :
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je ; et quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande ;
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.
(*A son mari qui est sous la table.*)
Au moins, je vais toucher une étrange matière :
Ne vous scandalisez en aucune manière.

V. 1360. *Et vous mettez*. Quand deux impératifs se suivent et que le second est accompagné d'un pronom complément, les écrivains du dix-septième siècle mettent d'ordinaire ce pronom avant le verbe. Cf. :

Va, cours, vole et *nous venge*.

(CORNEILLE, *Le Cid*, I, VI.)

Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis,
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,
Flatter de son amour les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.
Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,
Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,
D'épargner votre femme, et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser :
Ce sont vos intérêts ; vous en serez le maître,
Et.... L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paraître.

V. 1371. *Il doit m'être permis.* Les écrivains du seizième et du dix-septième siècle ont usé largement de cet emploi du pronom neutre *il*. Cf. :

> *Il* viendra me demander peut-être,
> Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin.
> (RACINE, *Plaideurs*, I, VI.)
> Mais, puisqu'*il* m'est permis, je vais à votre père, etc.
> (*Femmes sav.*, I, III.)

V. 1385. A propos de ce couplet d'Elmire, si souvent mal dit au théâtre, Cailhava fait la remarque suivante : « J'avais toujours pensé que ces vers... avaient été faits moins pour Orgon que pour le spectateur, et pour dispenser l'actrice de rougir en sa présence, durant toute une scène indécente, si elle n'était pas adroitement préparée ; et par conséquent, je croyais que, sans chercher à y entendre malice, Elmire devait avoir avec son mari le ton de confiance qu'elle veut inspirer. L'actrice sait que les témérités de Tartuffe ne peuvent aller au-delà d'une déclaration ou de quelques propositions hasardées ; en voilà sans doute assez pour qu'une épouse délicate prie son mari

> De ne l'exposer
> Qu'à ce qu'il lui faudra pour le désabuser.

Pourquoi s'obstiner à voir au-delà, et pourquoi surtout prendre le ton de persiflage et de légèreté? peut-il convenir à la femme respectable qui vit dans le sein d'une famille honnête, et qui parle à un mari plus que dévot ? »

Aimé Martin, qui avait vu Mlle Mars dans le rôle d'Elmire, et qui appréciait son talent, a écrit ici une note intéressante que nous croyons devoir reproduire : « Orgon est sous la table, Tartuffe va paraître ; la curiosité est au comble, lorsque par un coup de l'art le poète se hâte de la suspendre ; c'est qu'il a besoin de préparer l'esprit des spectateurs à la scène qui va suivre. Ces vers en sont pour ainsi dire la préface. Elmire les adresse à Orgon pour se donner toute liberté d'agir ; le poète les adresse au public, pour lui rappeler la position d'Elmire, la crédulité d'Orgon et la nécessité de tromper l'hypocrite afin de le confondre. En un mot, la pudeur d'Elmire rend cette précaution nécessaire, et la délicatesse du public la commande. L'actrice chargée du rôle d'Elmire ne saurait trop se pénétrer de cette double intention du poète. Si elle prononce ces vers d'un ton léger et railleur, le public ne verra dans la scène suivante que le manège d'une coquette ; si elle veut exciter le rire en faisant naître l'idée d'indécentes équivoques, elle inspirera le dégoût. Mais si, en rassemblant ses

SCÈNE V

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous vouliez me parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler.
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise
Et regardez partout de crainte de surprise.
Une affaire pareille à celle de tantôt
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est vu de surprise de même;
Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême;
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein et calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais par là, grâce au Ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont dans plus de sûreté.
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,
Il veut que nous soyons ensemble à tous moments;
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame, et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,

forces, elle laisse apercevoir l'émotion de la pudeur souffrante; si elle montre encore la contrainte d'une belle âme qui ne peut se décider sans efforts à nuire même au méchant, elle aura saisi l'esprit de son rôle, et cette disposition naturelle sera pour Tartuffe un piège plus dangereux que toute l'adresse de la coquetterie la plus raffinée. »

V. 1390. Tartuffe va fermer la porte et revient. (*Edit. de* 1734.)

V. 1393. *De même*, égale, pareille. Cf. :

> C'est un transport si grand qu'il n'en est point de même.
> (*Ecole des maris*, III, II.)

V. 1411. *D'un autre style.* Tartuffe se met sur ses gardes; mais sa passion brutale, se trouvant flattée, ne tardera pas à l'emporter sur la défiance.

Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre
Lorsque si faiblement on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat, dans ces moments,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte ;
On s'en défend d'abord ; mais de l'air qu'on s'y prend,
On fait connaître assez que notre cœur se rend,
Qu'à nos vœux par honneur notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire sans doute un assez libre aveu,
Et sur notre pudeur me ménager bien peu ;
Mais puisque la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis me serais-je attachée,
Aurais-je, je vous prie, avec tant de douceur
Ecouté tout au long l'offre de votre cœur,
Aurais-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venait d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on aurait que ce nœud qu'on résout
Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout ?

V. 1436. Auger fait remarquer le mode « d'adoucissement et d'atténuation qu'Elmire emploie pendant cette scène entière, » et ajoute : « Dans cette conversation d'une nature délicate et scabreuse, ayant souvent à parler de son mari, de Tartuffe et d'elle-même, elle évite presque toujours les désignations personnelles qui auraient quelque chose de trop vif, de trop cru ; et elle les remplace par le mot le plus indéfini de notre langue, par la particule *on*. *On*, c'est Tartuffe, c'est Orgon, c'est Elmire. Il résulte bien quelque défaut de clarté de cet emploi du même mot pour désigner plusieurs personnes fort distinctes ; mais cette légère obscurité même est un voile de plus qui favorise la délicatesse d'Elmire. Il arrive aussi quelquefois que, le mot *on* désignant deux personnes différentes dans la même phrase, il y a véritablement irrégularité grammaticale ; mais c'est une petite faute qui naît d'une grande beauté, et que cette beauté doit racheter à tous les yeux. »

A propos des quatre derniers vers de ce couplet, Sainte-Beuve écrit : « Dira-t-on que l'obscurité de ces vers, les *que* qui y abondent, leur embarras, en un mot, est là pour traduire celui d'Elmire? Dans ce cas, tout mauvais qu'ils semblent, ils seraient dramatiquement fort bons. Molière, le plus souvent, ne versifiait pas ses vers,il les jouait. Dans la bouche de Mlle Mars, tous ces *que* devaient exprimer le trouble à merveille. Mais il est à remarquer que le reste du rôle d'Elmire en cette scène est fort net... même un peu scabreux. Ces quatre vers courent donc risque d'être tout simplement quatre mauvais vers. » Ce dernier jugement court risque lui-même d'être mauvais ; car le rôle d'Elmire n'est pas si net que

TARTUFFE.

C'est sans doute, Madame, une douceur extrême
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime :
Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude ;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête,
Et, s'il faut librement s'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon âme une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE.

(*Elle tousse pour avertir son mari.*)

Quoi ? Vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse ?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux ;
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous,
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire ?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer :
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,

l'affirme Sainte-Beuve, et l'on peut y découvrir sans peine un grand embarras. L'illustre critique ressemble un peu, en cette occasion, à Geoffroy qui blâmait ces vers de Britannicus :

Quelque ennui qui le presse
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.
(*Britannicus,* II, III.)

Geoffroy trouvait là trop de *qui* et de *que*... Ne soyons pas trop délicats, et ne nous faisons pas rappeler à l'ordre comme le censeur de la fable :

Maudit censeur, te tairas-tu ?

V. 1449. *Après quoi.* Nous avons déjà fait remarquer avec quel soin Molière évite les mots : *lequel, duquel, auquel,* etc. Cf. plus haut :

Ce n'est pas le bonheur *après quoi* je soupire. (*Tartuffe,* III, III.)

V. 1460. *On soupçonne*, on suspecte, on se défie.

Je doute du bonheur de mes témérités ;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !
Que sur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire !
Quoi ? De votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer ?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,
De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi par vos efforts pressants
Du faible que pour vous vous voyez qu'ont les gens ?

TARTUFFE.

Mais, si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez
Sans offenser le Ciel dont toujours vous parlez ?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose,
Et cela ne doit pas retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur !

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentements ;
(*C'est un scélérat qui parle.*)
Mais on trouve avec lui des accommodements ;
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.

V. 1476. *Et d'abuser... du faible.* Aimé Martin, étonné de la hardiesse de ces paroles, trouve que la présence seule d'Orgon rend une pareille situation supportable. Mais ne peut-on voir dans cette hardiesse même un tour équivoque, en sorte que la phrase s'appliquerait non pas seulement au *faible* que feint Elmire, mais au *faible* trop réel qu'a montré Orgon et dont abuse Tartuffe?

V. 1492. Voir, d'après la septième des *Lettres provinciales*, en quoi consiste cette science, ce « principe merveilleux » des casuistes : « Sachez, dit

De ces secrets, Madame, on saura vous instruire ;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi :
Je vous réponds de tout, et prends le mal sur moi.
Vous toussez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute ; et je vois bien
Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela certe est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin votre scrupule est facile à détruire :
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait :
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

ELMIRE, *après avoir encore toussé.*

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,

l'interlocuteur de Pascal, que... nous ne souffrons jamais d'avoir l'intention formelle de pécher pour le seul dessein de pécher, et que quiconque s'obstine à borner son désir dans le mal pour le mal même, nous rompons avec lui : cela est diabolique. Voilà qui est sans exception d'âge, de sexe, de qualité. Mais quand on n'est pas dans cette malheureuse disposition, alors nous essayons de mettre en pratique notre *méthode de diriger l'intention*, qui consiste à se proposer pour fin de ses actions un objet permis. Ce n'est pas qu'autant qu'il est en notre pouvoir, nous ne détournions les hommes des choses défendues ; mais, quand nous ne pouvons pas empêcher l'action, nous purifions au moins l'intention, et ainsi nous corrigeons le vice du moyen par la pureté de la fin. »

V. 1496. Elmire tousse plus fort (édit. de 1734).

V. 1505. Molière imite visiblement Régnier, son *immortel devancier* :

Le péché que l'on cache est demi pardonné.
La faute seulement ne gît en la défense :
Le scandale et l'opprobre est cause de l'offense ;
Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment :
Qui peut dire que non ne pèche nullement.
Puis, la bonté du ciel nos offenses surpasse :
Pourvu qu'on se confesse, on a toujours sa grâce. (*Sat.*, XIII.)

D'ailleurs ce langage n'appartient en propre ni à Tartuffe ni à Macette. On le trouve déjà dans une *farce* du quinzième siècle :

Le péché est tout pardonné,
Quand on ne le faict qu'en cachettes...
Par mon serment, m'amye la belle,
L'eaue benoiste efface tout. (*Ancien théâtre français*, t. I.)

V. 1507. La plupart des actrices introduisent dans cette scène un jeu que Cailhava blâmait déjà de son temps. Elles toussent avec affectation, frappent

Qu'il faut que je consente à vous tout accorder,
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
Qu'on puisse être content et qu'on veuille se rendre.
Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela;
Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut pas croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,
Il faut bien s'y résoudre et contenter les gens.
Si ce contentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute assurément n'en doit pas être à moi.

TARTUFFE.

Oui, madame, on s'en charge; et la chose de soi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez;
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe : sortez, je vous prie, un moment,
Et partout là dehors voyez exactement.

à coups précipités sur la table qui cache Orgon, et cela se passe ainsi même parfois sur les meilleures scènes de Paris. « Elmire, dit Cailhava, ne doit-elle pas craindre que Tartuffe, ayant déjà remarqué l'opiniâtreté de son rhume, ne remarque encore l'exagération de ses coups de poing, et ne soupçonne quelque supercherie? » Ajoutons que Molière n'a nulle part indiqué qu'il faille ici ou ailleurs frapper sur la table, et la *Lettre sur la comédie de l'Imposteur* nous fait connaître un jeu de scène bien différent et bien plus naturel : « La pauvre Dame, qui n'a plus rien à objecter, est bien en peine de ce que son mari ne sort point de sa cachette, *après lui avoir fait avec le pied tous les signes qu'elle a pu.* »

V. 1519. « Elmire ne dit pas un mot qui ne soit pour son mari, et que cependant Tartuffe ne doive prendre pour lui-même. C'est ici surtout qu'on peut voir de quelle ressource le mot *on* est pour Elmire, et combien elle a eu raison d'adopter d'abord cette formule. » (Note d'Auger.)

V. 1526. « Excellente adresse du poète, qui a appris d'Aristote qu'il n'est rien de plus sensible que d'être méprisés par ceux que l'on estime, et qu'ainsi c'était la dernière corde qu'il fallait faire jouer. » (*Lettre sur l'Imposteur.*)

SCÈNE VI

ORGON, ELMIRE.

ORGON, *sortant de dessous la table.*

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi? vous sortez sitôt? Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps;
Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! l'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez point, de peur de vous méprendre.
(*Elle fait mettre son mari derrière elle.*)

SCÈNE VII

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

Tout conspire, madame, à mon contentement :
J'ai visité de l'œil tout cet appartement;
Personne ne s'y trouve; et mon âme ravie...

ORGON, *en l'arrêtant.*

Tout doux! vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.

V. 1529. Si l'on veut juger de l'importance qu'il y a de mettre un mot en sa place, il suffit de comparer à ce vers celui de Regnard, dans les *Ménechmes :*

Voilà, je le confesse, un homme abominable!

Ici, comme là, le vers dit ce qu'il doit dire.

V. 1536. *De léger*, légèrement, à la légère. Cf. :

Moi-même, qui ne crois *de léger* aux merveilles...
(RÉGNIER, *Sat.* XIII.)

V. 1538. Les vers que récite Elmire, dans cette scène, ne doivent point être dits sur un ton de badinage, mais avec un sentiment d'irritation, de dépit et d'ironie : « *Quoi! vous sortez sitôt!* » est évidemment un reproche direct à Orgon, qui a laissé se prolonger ainsi l'épreuve de Tartuffe et l'embarras de sa femme.

Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en voulez donner!
Comme aux tentations s'abandonne votre âme !
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme!
J'ai douté fort longtemps que ce fût tout de bon,
Et je croyais toujours qu'on changerait de ton ;
Mais c'est assez avant pousser le témoignage :
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE, *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci ;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE.

Quoi? vous croyez...?

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie,
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein...

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison :
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître :
La maison m'appartient, je le ferai connaître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours,
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure,
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le Ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCÈNE VIII

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage? et qu'est-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment?

V. 1544. *Vous m'en voulez donner... En donner à quelqu'un,* le tromper, le duper. Génin remarque que *en* ne se rapporte grammaticalement à rien, comme dans les expressions *en tenir, en faire,* etc.

V. 1557. *C'est à vous d'en sortir.* Ce coup de théâtre, éclatant sans préparation, est d'un effet puissant et terrible.

ORGON.

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation...

ORGON.

Oui, c'est une affaire faite.
Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète.

ELMIRE.

Et quoi?

ORGON.

Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt
Si certaine cassette est encore là-haut.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Où voulez-vous courir?

V. 1572. *Certaine cassette.* L'abbé de Châteauneuf raconte que, Molière ayant lu son *Tartuffe* à Ninon de Lenclos, « elle l'avait payé en même monnaie par le récit d'une aventure qui lui était arrivée avec un scélérat à peu près de cette espèce, dont elle lui fit le portrait avec des couleurs si vives et si naturelles, que si la pièce n'eût pas été faite, nous disait-il, il ne l'aurait jamais entreprise, tant il se serait cru incapable de rien mettre sur le théâtre d'aussi parfait que le Tartuffe de *Léontium* (Ninon). »

Quelle a pu être cette aventure? « Tout le monde sait, dit Voltaire sans nous apprendre où lui-même a puisé ce renseignement, que Gourville ayant confié une partie de son bien à cette fille (toujours Ninon de Lenclos) si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché. » Cette histoire serait donc l'équivalent de l'épisode de la *Cassette.* Mais d'autre part, Tallement des Réaux raconte qu'un certain abbé, « grand hypocrite, qui faisait l'homme de qualité, » était devenu amoureux de Ninon de Lenclos et lui déclara un jour sa passion. Tallement ajoute : « C'est l'original de *Tartuffe.* » L'aventure arrivée à Ninon de Lenclos serait donc semblable à la scène de la déclaration de l'acte III? Il est difficile de conclure, car on ne sait trop s'il faut ajouter foi aux assertions de Châteauneuf, de Tallement et de Voltaire. Mais il est bien certain que l'abbé de Pons n'était pas plus l'original de Tartuffe que l'abbé Roquette, à qui de semblables traits étaient aussi reprochés. Tartuffe n'est pas le portrait d'un homme, mais la peinture générale du caractère hypocrite. Molière l'a dit lui-même : « Son dessein était de peindre les mœurs, sans toucher aux personnes. »

ORGON.

Las! que sais-je?

CLÉANTE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement;
Plus que le reste encore elle me désespère.

CLÉANTE.

Cette cassette est donc un important mystère?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les mains :
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains làchés?

ORGON.

Ce fut pour un motif de cas de conscience :
J'allai droit à mon traître en faire confidence;
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder,
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des serments contre la vérité.

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence;
Et la donation, et cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légèrement.

V. 1574. *Consulter*, délibérer. Cf. :

Le jour s'en va paraître, et je vais *consulter*
Comment dans ce malheur je me dois comporter. (*Ecole des femmes*, V, I.)

V. 1591. Nous avons vu Tartuffe promettre à Elmire de lui enseigner la *direction de l'intention;* cette fois, c'est la doctrine des *restrictions mentales* qui est en jeu, celle-là même que Pascal nous découvre dans la *IX*[e] *Provinciale:* « On peut jurer,— dit le *bon père*, interlocuteur de Pascal,— qu'on n'a pas fait une chose, quoi qu'on l'ait faite effectivement, en entendant en soi-même qu'on ne l'a pas faite un certain jour, ou avant qu'on fût né, ou en sous entendant quelque autre circonstance pareille, sans que les paroles dont on se sert aient aucun sens qui le puisse faire connaître; et cela est fort commode en beaucoup de rencontres, et est toujours très juste quand cela est nécessaire ou utile pour la santé, l'honneur ou le bien. »

On peut vous mener loin avec de pareils gages ;
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi ? sous un beau semblant de ferveur si touchante
Cacher un cœur si double, une âme si méchante !
Et moi qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien.....
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien :
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLÉANTE.

Hé bien ! ne voilà pas de vos emportements !
Vous ne gardez en rien les doux tempéraments ;
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre,
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
Mais pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
Quoi ? parce qu'un fripon vous dupe avec audace
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que partout on soit fait comme lui
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences ;
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut :
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture,
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure ;
Et s'il vous faut tomber dans cette extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

V. 1606. Molière emploie *voilà pas* et *ne voilà pas*. Nous dirions aujourd'hui : *ne voilà-t-il pas!*

V. 1622. *Démêler*, faire la distinction d'une chose avec une autre. Cf. :

> Et c'est mal *démêler* le cœur d'avec le front,
> Que prendre pour sincère un changement si prompt.
> (CORNEILLE, *Rodog.*, IV, v.)

SCÈNE II

DAMIS, ORGON, CLÉANTE.

DAMIS.

Quoi? mon père, est-il vrai qu'un coquin vous menace,
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface,
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils, et j'en sens des douleurs nompareilles.

DAMIS.

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles :
Contre son insolence on ne doit point gauchir;
C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir,
Et pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE.

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants :
Nous vivons sous un règne, et sommes dans un temps
Où par la violence on fait mal ses affaires.

SCÈNE III

MADAME PERNELLE, MARIANE, ELMIRE, DORINE, DAMIS, ORGON, CLÉANTE.

MADAME PERNELLE.

Qu'est-ce? J'apprends ici de terribles mystères.

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère.
Je le loge, et le tiens comme mon propre frère;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé;
Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai;

V. 1663. *Nompareilles*. Expression surannée, dont Boileau s'est moqué dans sa *IIe Satire* :

Si je voulais vanter *un objet nompareil*,
Je mettrais à l'instant : plus beau que le soleil.

Mais Orgon emploie les termes à la mode au temps de sa jeunesse.

V. 1635. *Gauchir*, aller à gauche, s'écarter du but, et, par suite, user de ménagements.

Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme,
Et non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
Me chasser de mes biens, où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme !

MADAME PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

MADAME PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère?

MADAME PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

MADAME PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit :
La vertu dans le monde est toujours poursuivie ;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

MADAME PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

MADAME PERNELLE.

Des esprits médisants la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous di

V. 1671. *Je vous di.* Cette orthographe de la *première personne* du présent de l'indicatif est un souvenir des règles suivies au moyen âge, où les verbes de la seconde, de la troisième et de la quatrième conjugaison n'avaient point d'*s* à cette même personne. Cf. : « Se nous començons guerre

Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

MADAME PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre;
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu!
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu : faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre?

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu, le plus souvent, l'apparence déçoit :
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

MADAME PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin
Le désir d'embrasser ma femme?

MADAME PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes,
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé, diantre! le moyen de m'en assurer mieux?
Je devais donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
Il eût..... Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise;
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirais, tant je suis en colère.

DORINE.

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas :
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

li uns contre l'autre, jou vous *di* et *fai* à savoir que toute la terre en sera destruite. » (Henri DE VALENCIENNES.)

V. 1692. Tout ce radotage de Madame Pernelle, ces proverbes, ces banalités, cet entêtement de maniaque sont bien conformes à l'esprit du rôle, tel que nous l'avons vu dès la première scène du premier acte.

CLÉANTE.

Nous perdons des moments en bagatelles pures,
Qu'il faudrait employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi ? son effronterie irait jusqu'à ce point ?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE.

Ne vous y fiez pas : il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts ;
Et sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore : armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

ORGON.

Il est vrai ; mais qu'y faire ? à l'orgueil de ce traître,
De mes ressentiments je n'ai pas été maître.

CLÉANTE.

Je voudrais, de bon cœur, qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds.

V. 1703. *Ressorts*, artifices. Génin blâme cet emploi, sous prétexte qu'*on ne donne pas raison avec des ressorts*. Il aurait dû remarquer plus justement que le sens propre disparaît pour faire place au sens figuré, comme dans ces vers de Racine :

Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ? (*Esther*, I, I.)

Pour vous perdre il n'est point de *ressorts* qu'il n'invente. (*Athalie*, I, I.)

Et Boileau n'a-t-il pas dit aussi au sens figuré :

Inventez des *ressorts* qui puissent m'attacher. (*Art poétique*, III.)

V. 1705. Génin blâme encore, sans raison suffisante, *le poids d'une cabale*. Racine a dit :

Titus m'accable ici du *poids de sa grandeur*.

Poids est employé au sens figuré pour désigner une chose qui gêne par l'importance qu'elle prend.

V. 1712. « On ne raccommode pas les nœuds d'une ombre », dit Génin. Toujours ce même système de juger une expression en en changeant la disposition ou en en retirant ce qui peut la rendre intelligible. Ici « ombre de paix » est une expression indivisible, compacte, ayant le sens de *paix apparente*. D'autre part, l'inversion de la phrase et le rythme du vers font tomber l'accent sur le mot *paix*, dont l'idée domine le premier hémistiche, et l'oreille, frappée de ce mot, ne saurait être choquée par la métaphore qui suit. Il en est de même dans ces vers de Racine :

Et si de tant de maux, le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur.

On ne dissèque pas un vers comme une phrase de prose : l'harmonie, le rythme, l'accent sont des éléments dont il faut tenir compte pour l'intelligence du vers.

ELMIRE.

Si j'avais su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurais pas donné matière à tant d'alarmes,
Et mes....

ORGON.

Que veut cet homme? Allez tôt le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!

SCÈNE IV

MONSIEUR LOYAL, MADAME PERNELLE, ORGON, DAMIS, MARIANE, DORINE, ELMIRE, CLÉANTE.

MONSIEUR LOYAL.

Bonjour, ma chère sœur; faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

MONSIEUR LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise;
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom?

MONSIEUR LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE.

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire

V. 1717. *Ma chère sœur !* Sur ce rôle de Loyal et « sa manière obligeante, honnête, caressante et civile », voici ce que dit l'auteur de la *Lettre sur l'Imposteur* : « Ce personnage est un supplément admirable du caractère bigot, et fait voir comme il en est de toutes professions, et qui sont liés ensemble bien plus étroitement que ne le sont les gens de bien... Cela se voit bien clairement dans cette scène; car cet homme qui a tout l'air de ce qu'il est, c'est-à-dire du plus raffiné fourbe de sa profession; cet homme, dis-je, y fait l'acte du monde le plus sanglant, avec toutes les façons qu'un homme de bien pourrait faire le plus obligeant... Ce caractère est si beau que je ne saurais en sortir; aussi le poète, pour le faire jouer plus longtemps, a employé toutes les adresses de son art. Il lui fait dire plusieurs choses d'un ton et d'une force différente par les diverses personnes qui composent la compagnie, pour le faire répondre à toutes selon son but; même pour le faire davantage parler, il le fait proposer et offrir une espèce de grâce, qui est un délai d'exécution, mais accompagné de circonstances plus choquantes que ne serait un ordre absolu. »

Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, et ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous raccommoder il vient ici peut-être :
Quels sentiments aurai-je à lui faire paraître?

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

MONSIEUR LOYAL.

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire!

ORGON.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déjà quelque accommodement.

MONSIEUR LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étais serviteur de Monsieur votre père.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connaître ou savoir votre nom.

MONSIEUR LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai depuis quarante ans, grâce au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur ;
Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

ORGON.

Quoi ? Vous êtes ici... ?

MONSIEUR LOYAL.

Monsieur, sans passion :
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vider d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,

V. 1742. *Huissier à verge.* « Les huissiers à verge sont ainsi appelés parce qu'ils portent en leur main une verge ou baguette pour toucher ceux contre lesquels ils font quelques exploits de justice. » (CHENU.)

V. 1745. *Avec votre licence.* M. Loyal procède avec politesse; l'Intimé dit de même dans *les Plaideurs :*

Mademoiselle,
C'est un petit exploit que j'ose vous prier
De m'accorder l'honneur de vous signifier.

V. 1749. *Vider*, verbe neutre, a le sens de *sortir*.

Sans délai ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi, sortir de céans ?

MONSIEUR LOYAL.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.
La maison à présent, comme savez de reste,
Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens, désormais, il est maître et seigneur,
En vertu d'un contrat, duquel je suis porteur :
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS.

Certes, cette impudence est grande et je l'admire.

MONSIEUR LOYAL.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous ;
C'est à Monsieur : il est et raisonnable et doux ;
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON.

Mais...

MONSIEUR LOYAL.

Oui, Monsieur, je sais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion
Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien, ici, sur votre noir jupon,
Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

MONSIEUR LOYAL.

Faites que votre fils se taise et se retire,
Monsieur, j'aurais regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE.

Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal !

MONSIEUR LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des pièces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir ;

V. 1754. *Comme savez.* La suppression du pronom sujet est un archaïsme fréquent dans la langue du droit, qu'emploie M. Loyal. Remarquez en outre : *ainsi que besoin est, en vertu d'un contrat duquel.*

V. 1767. *Noir jupon.* « Espèce de grand pourpoint ou de petit juste-au-corps qui a de longues basques et n'a point de busquière, qui ne serre point le corps et qui est une espèce de veste propre pour l'été. »
(FURETIÈRE.)

Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auraient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux ?

MONSIEUR LOYAL.

On vous donne du temps,
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement ici passer la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vuider de céans jusqu'au moindre ustensile :
Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts,
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense ;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON.

Du meilleur de mon cœur je donnerais, sur l'heure,
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce muffle asséner
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLÉANTE.

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, et la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous siéraient pas mal.

MONSIEUR LOYAL.

On pourrait bien punir ces paroles infâmes,

V. 1786. *Avant que se coucher*. Molière emploie avec l'infinitif les trois formes : *avant de*, *avant que*, *avant que de*.

V. 1789. *Du matin*, dès le matin. Cf. : « Je me suis éveillée *du matin* et je vous écris. » (SÉVIGNÉ.)

Mamie, et l'on décrète aussi contre les femmes.

CLÉANTE.

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez ;
Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

MONSIEUR LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joie !

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie !

SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE, MARIANE, ELMIRE, MADAME PERNELLE, DORINE, DAMIS.

ORGON.

Hé bien ! vous le voyez, ma mère, si j'ai droit,
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit :
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connues ?

MADAME PERNELLE.

Je suis tout ébaubie, et je tombe des nues !

DORINE.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés :
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme ;
Il sait que très souvent les biens corrompent l'homme,
Et par charité pure il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous : c'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

V. 1808. *Et nous laissez.* Voyez la note du vers 1360 (acte IV, sc. IV.)
V. 1811. *Si j'ai droit.* Si j'ai raison de me plaindre.
V. 1814. *Ebaubie.* Ce mot n'est point une expression populaire, corruption de *ébahie*. Nos pères faisaient une distinction entre *ébaubir*, ou *abaubir* et *esbahir*. Le premier vient de *baube* (*balbus*, bègue) et signifie proprement : faire bégayer ; le second est formé de *baïf* (*ba*, onomatopée interjective) et signifie : faire ouvrir la bouche, étonner. Ex. : « Elle fu toute *esbahie* et *abaubie*. » (FROISSART, *Chroniques*.)
V. 1817. *Se consomme*, devient parfaite, éclate au plus haut degré. « On dit encore, au participe, *il est consommé dans son art ;* on disait autrefois *se consommer dans* un art, dans une science, dans la pratique de la vertu. » (GÉNIN.)
V. 1820. La plaisanterie de Dorine n'est pas de très bon ton : mais on peut lui pardonner sa raillerie en faveur de son dévouement à ses maîtres. « Même au moment final, dit Sainte-Beuve, l'impitoyable lutin, quasi hors de propos et quand tout est au tragique dans la maison, abuse de la circonstance et pique toujours. »

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paraître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCÈNE VI

VALÈRE, ORGON, CLÉANTE, ELMIRE, MARIANE, ETC.

VALÈRE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger....
Un ami qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'État,
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer
Depuis une heure au Prince a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne;
Mais un ordre est donné contre votre personne;

V. 1822. *Quel conseil*, etc. Quel parti on doit vous faire prendre.

V. 1824. *La vertu du contrat.* Il est évident que le contrat peut être annulé, et ce dénouement a été, dit-on, conseillé à Molière : « cela aurait été plus naturel, et du moins les gens de robe l'auraient trouvé bon, » écrivait un contemporain. Mais pour cela il faudrait un procès, et, Tartuffe fût-il condamné, cette condamnation ne nous satisferait pas comme le coup de théâtre par lequel Molière punit le scélérat, au moment même où il se croit sûr de triompher.

V. 1831. *Pas*, démarche.

V. 1833. *Suite*, conséquence. *Un avis dont la suite vous réduit,* un avis par suite duquel vous êtes réduit.

V. 1835. *Imposer,* pour : en imposer. C'est conforme à l'usage du dix-septième siècle. Cf. :

Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici. (*Misanth.*, I, II.)

V. 1837. *Dans les traits qu'il vous jette.* Génin note cet hémistiche comme une *cheville*, et conclut de quelques autres exemples analogues que Molière suivait, pour rimer, la méthode de Boileau et faisait le second vers avant le premier. Cette conclusion est bien forcée : on sait que Molière n'était point gêné par la rime, et, si l'on peut citer quelques chevilles dans tout son théâtre, ces citations ne sont pas nombreuses.

V. 1841. *Du crime qu'on vous donne.* Latinisme : *dare crimen alicui.*

Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE.

Voilà ses droits armés ; et c'est par où le traître
De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal !

VALÈRE.

Le moindre amusement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de temps : le trait est foudroyant,
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON.

Las ! que ne dois-je point à vos soins obligeants !
Pour vous en rendre grâce il faut un autre temps :
Et je demande au Ciel de m'être assez propice,
Pour reconnaître un jour ce généreux service.
Adieu : prenez le soin, vous autres....

CLÉANTE.

Allez tôt :
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

SCÈNE VII

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALÈRE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, ETC.

TARTUFFE.

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si vite ;
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte,
Et de la part du Prince on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardais ce trait pour le dernier ;
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies,
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

V. 1847. *Amusement*, retard.
V. 1853. *Pour conduite*, pour vous conduire, ou peut-être : pour escorte, pour guide.
V. 1865. *Tu m'expédies*, tu achèves ma perte.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je suis pour le Ciel appris à tout souffrir.

CLÉANTE.

La modération est grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du Ciel l'infâme impudemment se joue!

TARTUFFE.

Tous vos emportements ne sauraient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre.
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne saurait être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?

TARTUFFE.

Oui, je sais quels secours j'en ai pu recevoir;
Mais l'intérêt du Prince est mon premier devoir;
De ce devoir sacré la juste violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnaissance,
Et je sacrifierais à de si puissants nœuds
Ami, femme, parents, et moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur!

DORINE.

Comme il sait, de traîtresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère!

CLÉANTE.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,
D'où vient que pour paraître il s'avise d'attendre,
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre,

V. 1867. *A me pouvoir aigrir. A*, devant un infinitif, marque souvent le but, l'intention, l'effet. Cet emploi est aussi ancien que la langue française, les exemples en sont très nombreux.

V. 1868. *Appris à*, instruit à. Cf. :

A toi, qui, dès jeunesse appris en son école,
As adoré l'honneur... (RÉGNIER, *Sat.* VI.)

V. 1890. *Il ait su vous surprendre. Il* désigne Orgon : souvent l'amphibologie d'une phrase disparaît à la scène; le geste, le jeu de l'acteur complète et détermine le sens.

Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venait de vous faire;
Mais le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE. (*A l'Exempt.*)

Délivrez-moi, monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer sans doute à l'accomplir :
Votre bouche à propos m'invite à le remplir :
Et pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui? moi, monsieur?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude,
Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue.
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'était pas pour le pouvoir surprendre,
Et de pièges plus fins on le voit se défendre.

V. 1893. *Pour devoir en distraire.* Expression peu claire dont le sens est peut-être : comme ayant dû vous détourner d'une telle action.

V. 1906. *Nous vivons sous un prince.* On a reproché à Molière cette flatterie; mais on peut dire, avec Sainte-Beuve, que cette louange était méritée à cette date de 1669. Colbert n'écrivit-il pas encore en 1682 : « Nous vivons sous un roi, dont le principal soin et application tendent à délivrer les faibles de l'oppression des forts. »

V. 1915. *Les vrais,* les vrais gens de bien.

V. 1917. *N'était pas pour,* n'était pas fait pour.

D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur toutes les lâchetés.
Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au prince un fourbe renommé,
Dont sous un autre nom il était informé ;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires
Dont on pourrait former des volumes d'histoires.
Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté ;
A ses autres horreurs il a joint cette suite,
Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire par lui faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir, il brise les liens
D'un contrat qui lui fait don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrète
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite ;
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits,
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense,
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien,
Et que mieux que du mal il se souvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel soit loué !

MADAME PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès !

V. 1922. *Equité suprême*, justice divine.

V. 1927. *Vers vous*, envers vous.

V. 1929. *Il a joint cette suite*, il a joint cette autre horreur qui a suivi les premières. Il y a dans ce morceau beaucoup de négligences et d'obscurités : Mais ce n'est pas une raison pour penser, avec Génin, que Molière en aurait confié l'exécution à quelqu'un des versificateurs de sa troupe. Le poète a moins soigné la fin de son drame, le peintre a terminé sa fresque à grands coups de brosse.

V. 1935. *D'un souverain pouvoir*. Le pouvoir de Louis XIV n'allait pas jusqu'à se substituer à l'autorité des magistrats et briser un contrat établi en forme. Mais les spectateurs sont satisfaits de cet acte de justice.

V. 1939. *Du zèle qu'autrefois*. Rappelons-nous les vers de Dorine, acte I, scène II :

Nos troubles l'avaient mis sur le pied d'homme sage,
Et pour servir son prince il montra du courage.

MARIANE.

Qui l'aurait osé dire !

ORGON, *à Tartuffe.*

Hé bien ! te voilà, traître...

CLÉANTE.

Ah ! mon frère, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités ;
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable :
Souhaitez bien plutôt que son cœur en ce jour
Au sein de la vertu fasse un heureux retour,
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice
Et puisse du grand Prince adoucir la justice,
Tandis qu'à sa bonté vous irez à genoux
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit : allons à ses pieds avec joie
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie.
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère.

1962. Le dénouement du *Tartuffe* par l'intervention suprême de l'autorité royale a été souvent attaqué. La Harpe, avec beaucoup de sens, a justifié Molière de ces reproches : « Tartuffe est si coupable, dit-il, qu'il ne suffisait pas, ce me semble, qu'il fût démasqué ; il fallait qu'il fût puni, et il ne pouvait pas l'être par les lois, encore moins par la société. Un hypocrite brave tout en se réfugiant chez ses pareils, et en attestant Dieu et la religion ; et n'était-ce pas donner un exemple instructif, et faire au moins du pouvoir absolu un usage honorable, que de l'employer à la punition d'un si abominable homme, et de montrer que le méchant peut quelquefois se perdre par sa propre méchanceté, et tomber dans le piège qu'il tendait aux autres ? Je conviens que ce dénouement n'est pas conforme aux règles ordinaires ; mais dans un ouvrage où le talent de Molière lui avait appris à agrandir la sphère de la comédie, *l'art* pouvait lui apprendre aussi à *franchir les limites de l'art ;* et si dans ce dénouement il a le plaisir de satisfaire sa reconnaissance pour Louis XIV, il y trouve un moyen de satisfaire en même temps l'indignation du spectateur. »

FIN DU TARTUFFE.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve EUG. BELIN.